

*Bibliothèque numérique*

**medic @**

**Capmas. Réflexions critiques en  
forme de lettre sur la cause de  
l'accouchement**

*Bruxelles : chez Didot le jeune, Méquignon l'aîné,  
1779.*

*Cote : 351846*

RÉFLEXIONS  
CRITIQUES,  
EN FORME DE LETTRE;  
SUR LA CAUSE  
DE L'ACCOUCHEMENT.

357-846

RÉFLEXIONS  
CRITIQUES,  
EN FORME DE LETTRE,  
SUR LA CAUSE  
DE L'ACCOUCHEMENT :

Par M. CAPMAS, ancien Démonstrateur  
de Physique & des Mathématiques : ensuite  
Médecin pensionné de la Ville de Montauban,  
& Inspecteur des Eaux minérales de sa Géné-  
ralité; & actuellement Médecin Consultant de  
Madame LA COMTESSE D'ARTOIS.

---

Majus enim mihi dicendi onus imponitur, quò notior  
est controversia. In *Salust. Declam. cap. 1.*

---



A BRUXELLES ;

Et se trouve à PARIS,

Chez { DIDOT le jeune, Libraire & Imprimeur de  
la Faculté de Médecine, quai des Augustins.  
ET  
MEQUIGNON l'ainé, Libraire, rue des  
Cordeliers, vis-à-vis l'Eglise de S. Côme.

---

M. DCC. LXXIX.



## AVERTISSEMENT.

LES RÉFLEXIONS que je publie ont été faites malgré moi. C'est la réponse d'un Médecin-Chirurgien à une de mes Lettres, à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre ; c'est sur-tout la façon dont elle est écrite, à laquelle je devois m'attendre encore moins, qui m'ont forcé de prendre la plume. L'une & l'autre m'ont engagé dans un genre de dispute qui ne fut jamais de mon goût. La vérité eut toujours pour moi les plus puissans attraits, j'ai consacré à sa recherche les plus beaux jours de ma vie ; mais jamais je n'aimai à me battre pour travailler à la défendre. Comme elle n'a pour armes que sa nudité, c'est la méconnoître que d'en employer d'autres pour la faire triompher. La réplique que je fais paroître aujourd'hui, est donc due à des circonstances auxquelles je n'ai pu résister. J'étois l'agresseur ; la dispute étoit de-



venue trop notoire ; son objet étoit trop intéressant , & les Adversaires enfin que l'Auteur m'opposoit , étoient trop célèbres pour me permettre de garder le silence. On ne peut avoir, contre soi *Buffon*, *Bouyard*, *Louis*, sans craindre de succomber. Je savois, il est vrai, que la doctrine de ces génies privilégiés n'étoit pas contraire à la mienne ; & je savois que je ne pouvois rien perdre dans l'esprit de ceux qui connoissoient leurs Ouvrages : mais comme un suffrage universel est toujours flatteur, & qu'il n'étoit pas indifférent d'ailleurs d'embrasser l'une ou l'autre des deux opinions qui nous divisoient, j'ai entrepris un travail qui étoit devenu nécessaire ; & je l'ai entrepris avec d'autant plus de plaisir, que c'étoit une occasion bien favorable de faire connoître le sentiment de ces trois grands hommes sur la Cause de l'Accouchement, à ceux qui, ne connoissant leurs Ouvrages que par les citations infidèles que mon Adversaire en a faites, auroient pu se permettre dans la pratique les mêmes erreurs que je

reproche à ce dernier. Je me suis décidé d'ailleurs d'autant plus volontiers à donner au Public le fruit de mes Réflexions, que nous sommes heureusement dans un tems bien cher aux ames sensibles, où les Accouchemens faciles & difficiles paroissent occuper toutes les têtes, & où on voit naître de toutes parts des établissemens & des productions qui tendent à perfectionner la partie la plus utile de l'Art de guérir, en donnant les moyens de pratiquer le bien, ou en opposant des digues au mal que plusieurs s'obstinent à faire. Mes vœux seront remplis, & mon ambition sera satisfaite, si mon travail peut y contribuer.

Le long intervalle qu'un enchaînement de circonstances rapportées au commencement de l'Ouvrage, m'a forcé de laisser entre la réponse du Médecin-Chirurgien & ma réplique, m'engage à remettre sous les yeux du Lecteur l'histoire abrégée de notre querelle littéraire. Au mois d'Avril 1775, je lus avec plaisir une observation très-curieuse dans

le Journal de Médecine, sous le titre de *Mémoire*, donnée par M. Jalouset fils, Médecin-Chirurgien à *Châtillon-sur-Loing*, d'une grossesse parvenue à terme, chez une femme qui portoit une descente complete de matrice depuis vingt ans, qui resta entièrement hors des levres pendant les neuf mois de la grossesse. La conduite de l'Accoucheur, & ses réflexions sur-tout, sur lesquelles l'Auteur sembloit vouloir bâtir une opinion toute nouvelle touchant la Cause déterminante de l'Accouchement, m'ayant paru susceptibles de conséquences pratiques très-dangereuses, je hasardai de lui faire part des miennes, par une Lettre (a) adressée à M. Roux,

---

(a) On trouvera cette Lettre immédiatement après l'*Avertissement*. J'ai cru devoir la faire imprimer, pour mettre l'objet de la dispute tout-à-fait à découvert. C'est le seul moyen de faire rendre hommage à la vérité. Les Lecteurs y voyant un exposé fidele, à côté de mes observations, de ce qui m'a choqué dans le *Mémoire* de l'Adversaire, pourront plus facilement me suivre dans les *Réflexions critiques* auxquelles sa Lettre en réponse a donné lieu, & dont les citations que j'en fais suffiront pour pouvoir l'apprécier.

qui fut inférée dans le Journal du mois d'Octobre de la même année ; dans laquelle, après une légère sortie contre l'esprit systématique de ceux qui rendent la pratique de la Médecine si funeste, je représentois à M. *Jalouset*, que l'impossibilité de la dilatation de l'orifice *presque cartilagineux* d'une matrice accessible à tous les sens, n'auroit pas dû lui permettre de rester *pendant plus de soixante heures* tranquille spectateur auprès d'une femme en travail, dont le danger éminent & les douleurs insupportables réclamoient de sa part les secours les plus pressans. Je lui représentois encore qu'il avoit eu tort de caractériser de *hardi* un Chirurgien Anglois, pour avoir fait quelque légère incision sur les bords cartilagineux d'un orifice utérin, supérieur à tous les efforts de la Nature en travail ; qu'il s'étoit trompé en attribuant la mort de l'enfant aux violentes contractions d'une matrice dénuée de tout point-d'appui ; & que mal-à-propos il avoit avancé que tous ses efforts sont constamment l'effet d'une



*convulsion générale, provenant de son irritabilité, &c. &c. &c.*

Jusques là je n'avois laissé à ma plume que cette légèreté qui permet à peine de flairer les objets. Un *rien* suffit quand on parle à un homme qui paroît instruit, & quand on ne parle que pour lui seul; mais parvenu à cette partie du Mémoire où l'Auteur ne consultant plus que le feu de son imagination, donne le jour à des idées qui étonnent la raison, que l'expérience méconnoît, & dont la pratique de la Médecine redoute les malheureuses suites; & étonné moi-même par le nombre des victimes qui alloient être immolées par l'impéritie de tant de Matrones, que la nouveauté de l'opinion ne pouvoit que séduire, j'insistai un peu plus pour faire sentir à son Auteur qu'il s'étoit mépris, en faisant *décroître le placenta depuis le demi-terme de la grossesse jusqu'à la fin*: que sa méprise n'avoit fait qu'augmenter en admettant l'oblitération de ses vaisseaux, d'autant plus grande que le terme de l'Accouchement devient plus prochain; & qu'en-

fin il y avoit mis le comble en écrivant pour fondement de son opinion, que les bouches du placenta se ferment tous les jours ( depuis le demi-terme de la grossesse ), il diminue d'adhérence avec l'utérus jusqu'au moment où il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.

A ces sages & incontestables réflexions, qui pourroit même soupçonner, que le jeune Médecin de Châillon n'a opposé qu'une réponse qui parut dans le Journal de Médecine des mois d'Avril & Mai 1776, pleine d'aigreur & d'inconséquences? C'est que la vérité est une: il faut nécessairement errer quand elle nous abandonne. Il fut effrayé, y est-il dit, du commencement de ma Lettre qui ne le regardoit pas. Puis, semblable à un homme qui, prenant au hasard tous les moyens qui se présentent pour éviter un danger prochain qui le menace de toutes parts, y succombe enfin pour n'avoir pas pris le seul qui pouvoit le sauver ( celui de n'en prendre aucun ); on le voit s'occuper indifféremment de

BOITON

mille objets étrangers à la question, au lieu d'un parti infiniment plus aisé & exempt de tout danger, qu'il pouvoit prendre. Tantôt pour me mettre en contradiction avec moi-même, il cite le *foible éloge & le blâme* que j'ai fait de sa conduite, sans avoir fait attention que ce dernier ne tombe que sur le tems trop tardif où elle fut exécutée : tantôt, pour étaler des connoissances scientifiques qui n'ont aucun rapport, ni avec l'objet qui nous divise, ni avec celui auquel il en fait l'application, il assigne pour cause de la lenteur à accoucher, chez les femmes trop sensibles, *l'effet du spasme*, qu'il regarde par conséquent comme bien léger & bien indifférent ; tandis que son nom seul, porté sur-tout au point qu'il l'annonce, *qui roidit toutes les parties*, fait trembler les plus habiles Accoucheurs. Ici il me reproche d'être trop long, en ajoutant plaisamment *que je n'aurois pas été lu à Sparte*, tandis que la réponse est au moins deux fois plus volumineuse que ma Lettre. Là, en rap-  
portant

portant une expérience dont je m'étois victorieusement servi, pour prouver contre son assertion, que *les efforts d'une matrice hors du corps ne peuvent pas faire périr l'enfant qu'elle renferme*, il annonce qu'il veut me faire grace du passage d'Horace (*illi robur æsque triplex, &c.*), si déplacé dans cette occasion, & dont j'avois fait moi-même une si heureuse application. Enfin après bien d'autres objets très-utiles pour lui, mais minutieux pour le Lecteur, & auxquels il étoit de son intérêt de ne pas s'arrêter, il en vient à la partie systématique qu'il s'obstine encore à défendre, quoique je lui eusse évidemment démontré que sa nouvelle opinion étoit purement idéale, contraire à la raison, démentie par l'expérience journalière, & suivie de conséquences nécessairement meurtrières. On verra dans ma réplique une partie des motifs puissans qui faisoient la base de ma démonstration; & on y verra qu'en vain il a cherché à *se couvrir de l'Égide de Minerve*, & que les Auteurs qu'il a



appelés à son secours, bien-loin de lui être favorables, m'ont fourni de fortes armes contre sa doctrine; on y verra enfin combien M. *Jalouset* a eu tort d'inculper ma théorie, sur la cause de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse, & de leur rareté vers la fin; combien il a erré lui-même, en admettant cette même cause d'autant plus effective *que la femme approche plus du terme de neuf mois*, & combien il a été malheureux d'ailleurs dans toutes les autres propositions dont il a entrepris la démonstration. On y lira en un mot l'explication de quelques effets relatifs à la Physiologie, fondée sur les principes les plus incontestables de la Physique moderne.



LETTRI

## L E T T R E

A M. ROUX,

*Extraite du Journal de Médecine,  
du mois d'Octobre 1775.*

---

**M**ONSIEUR,

JUSQU'A QUAND fera-t-on de la science la plus utile, une science idéale & purement conjecturale? Jusqu'à quand soumettra-t-on la Médecine à des loix vagues & frivoles, aussi dangereuses que les systêmes imaginaires dont elles dépendent? Par quelle fatalité l'Art le plus précieux à l'homme ne se trouve-t-il dans les mains de plusieurs, qu'étayé de principes aussi inconsistans que les beaux rêves sur lesquels ils s'efforcent en vain de les asséoir? Pourquoi la plupart des Médecins ne cherchent-ils à se distinguer qu'en bâtissant des opi-

b 2

nions sur une théorie ingénieusement travaillée à la vérité, mais dont le danger mortel est presque toujours assuré, & proportionné à la célébrité de son Auteur ? Que n'imitent-ils plutôt le grand *Hippocrate*, que je nommerois presque le *Soleil* fait pour éclairer la sphère de la Médecine, dans laquelle nous ne devrions nous considérer que comme des astres secondaires, lumineux à la vérité, mais dont les rayons ont besoin d'être réchauffés par cette lumière antique qui a su sans s'affaiblir percer l'obscurité de tant de siècles, & sans laquelle nous ne pouvons guere aujourd'hui nous flatter que de marcher à tâtons, & de nous égarer ? C'est ce grand homme qui leur apprendroit à jeter des fondemens solides pour raffermir leurs opinions ; c'est lui qui leur apprendroit à juger sagement de la décadence de la nature & à corriger ses écarts ; c'est lui en un mot qui leur enseigneroit à marier la théorie avec une pratique éclairée & réfléchie, fille des vrais talens & non des années, comme le croit le stupide vulgaire. *Je fais grand cas*, dit ce vrai bienfaiteur de l'humanité, *du raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses sensibles & démontrées par l'expérience.* Cette union parfaite fait seule & caractérise le véritable Médecin ; & ce n'est pas moins s'étourdir sur les devoirs de son état, en dirigeant sa conduite d'après l'appareil imposant d'une théorie éblouissante, qu'en suivant le torrent aveugle d'une ignorance pratique, malheureusement trop commune.

Passez-moi, je vous prie, MONSIEUR, cette courte digression. Il a fallu céder à la vivacité de ma plume, qui a voulu peindre le desir sincere que j'aurois de voir la vie des hommes confiée à des mains plus salutaires : j'aurois peut-être dit moins dangereuses, si j'avois parlé de cette nuée de guérisseurs dont la conduite téméraire est presque toujours digne des reproches les plus amers. Mais j'oublie encore que je m'égare malgré moi. Je vous avois promis quelques Réflexions que m'a fait naître l'observation curieuse dont le Médecin de Châtillon a enrichi votre Journal. Je ne m'écarterai plus de mon sujet ; je le crois d'autant plus intéressant, qu'il pourra prévenir peut-être le danger réel des conséquences pratiques qui suivent naturellement du décollement imaginaire du placenta au terme de neuf mois, auquel M. *Jalouset* attribue la Cause déterminante de l'Accouchement. Le double titre qui décore cet Auteur, auroit pu en imposer à la crédule ignorance des personnes destinées à exercer la partie de l'Art la plus utile, mais malheureusement la plus négligée. Je vais m'occuper à les détromper en faisant des vœux pour que le Gouvernement, si propice d'ailleurs, s'empresse à prendre les mesures convenables, afin d'écarter l'incapacité des Matrones, qui dépeuple nos campagnes.

*M. Jalouset commence par dire que son observation donnera lieu aux Physiologistes & aux Praticiens de faire bien des réflexions.*



En prévoyant ce qui lui arrive, il n'imaginoit pas que ces réflexions ne seroient nullement favorables à son système. Il fut appelé avec son pere auprès d'une femme qui avoit eu le matin des douleurs pour accoucher, & qui avoit conservé pendant toute sa grossesse une descente complete de matrice, avec un renversement total du vagin, qu'elle portoit depuis l'âge de quinze ans; l'utérus, avec l'enfant qu'il renfermoit, étant entièrement hors des levres. Il n'est pas surprenant que ces deux Médecins se soient d'abord mépris sur la nature de cette tumeur énorme, qu'ils ne connurent pas au premier examen. La rareté du fait pouvoit les induire en erreur. Le célèbre Harvey n'en fut pas à l'abri dans une occasion à-peu-près semblable. Les différentes vicissitudes qu'avoit dû éprouver la femme depuis qu'elle avoit cessé de voir; le volume de la matrice augmenté précisément pendant neuf mois, & suivi à ce terme des douleurs alternativement répétées; la longue persévérance de ces mêmes douleurs entremêlées d'un calme particulier aux femmes en travail, & mille questions d'ailleurs qu'on a coutume de leur faire quand elles réclament notre secours: toutes ces choses, dis-je, avec le sentiment presque infaillible du tact qu'ils pouvoient exercer à leur gré, sembloient cependant devoir être suffisantes pour leur assurer l'existence d'un enfant, qu'ils crurent seulement sentir à travers le corps de la matrice & du vagin replié. Ils presserent alors cette tumeur pour la faire rentrer, espérant que les dou-

leurs en seroient plus expulsives. Leur espoir étoit fondé, mais bien différent de ce que M. Falouset nous dit plus bas : que la matrice est seule active dans l'Accouchement. Ayant cherché inutilement l'orifice de ce viscere ; enfin , après plus de soixante heures de contractions les plus violentes , l'Accoucheur aperçut de petits poils ; c'étoient des cheveux de l'enfant , dans une petite ouverture dont les bords étoient durs & calleux : cette ouverture étoit l'orifice de la matrice tant désiré , mais trop attendu , dont la dilatation impossible présageant évidemment l'impossibilité de l'Accouchement naturel , n'auroit certainement pas permis au Médecin , s'il n'eût été ébloui par la nouveauté du prodige , de rester si long - tems tranquille spectateur auprès d'une femme en travail qui lui demandoit depuis soixante heures , avec les cris de la douleur la plus touchante , un secours absolument nécessaire pour la délivrer , & calmer ses trop longues souffrances. Méditant sur les ressources qui lui restoient pour conserver la mere , & l'enfant en cas qu'il vécut , ( l'Auteur ne fit pas attention que la mauvaise odeur qui partoit de l'orifice du museau ne laissoit aucun doute sur sa mort ) il ne vit de moyen que l'incision du col de la matrice. Ce moyen étoit le seul praticable , indiqué depuis le commencement du travail , & dont le défaut pouvoit à tout instant avoir des suites funestes. Quoique alors il ne vint aucune circonstance , ni aucune opé-

ration semblable, il résolut de terminer l'Accouchement ainsi. Cet effort étoit sublime, *illi robur asque triplex circa pectus erat*, pour oser de lui-même affronter une mer si féconde en naufrages, & entreprendre un ouvrage aussi périlleux sans avoir consulté tous nos savans Nautoniers, qui lui eussent conseillé le précepte qu'il a si sagement suivi, mais qui n'a été chez lui que le fruit d'une méditation sérieuse. Cette opération ne lui paroissoit avoir rien de dangereux. La section de quelques fibres charnues, de quelques vaisseaux, de quelques nerfs oblitérés, calleux & insensibles, ne lui annonçoit aucun accident bien redoutable. Si plusieurs opérations césariennes ont été faites avec tant de succès, quel danger y avoit-il à craindre de la section de la matrice portée au-delà de la vulve? Mais j'oublie que l'Accoucheur ne pouvoit pas être ramené par des exemples, & qu'il ne s'est déterminé à donner une issue à l'enfant que d'après l'oblitération & l'insensibilité de quelques nerfs, dont les incisions répétées déterminèrent des contractions assez fortes. Après une heure & demie de travail ainsi ménagé, & dont la conduite mérite certainement quelque éloge, l'enfant fut expulsé tout-à-coup, mort, mal nourri, & paroissant brisé par le resserrement de l'utérus; il y avoit un relâchement considérable dans tous les ligamens: en touchant les membres on les luxoit; il est probable que les violentes contractions l'avoient fait périr,

*Et parvoient ainsi disloqué.* On risque bien de s'égarer quand on ne consulte que ses idées, & qu'on ne prend pas l'observation pour guide. Notre Auteur en a fait une triste expérience : & en effet, par quelle espece de probabilité s'est-il décidé à avancer que la mort de l'enfant étoit due aux violentes contractions de l'utérus ? Eh ! MONSIEUR, la mort nous moissonneroit tous avant de naître, si les efforts de la matrice sur le corps de l'enfant lui étoient aussi pernicieux. La Nature, cette mere si intelligente, se feroit-elle méprise au point de confondre la cause de la cessation de notre être avec celle de la naissance ? Les contractions de l'utérus, aidées de celles de toutes les parties voisines, sont bien plus puissantes dans l'état naturel ; le bon & prompt succès de l'Accouchement est cependant toujours en raison de leur violence. Combien de fois, obligé de porter moi-même la main dans le corps de ce viscere, ses efforts ne m'ont-ils pas été alternativement le sentiment de toutes les deux ? J'en ai toujours néanmoins retiré l'enfant plein de vie, ou mort de toute autre cause connue des moindres Eleves. Que pourroient d'ailleurs ces contractions contre un corps rempli d'un fluide élastique, & uniformément comprimé ? Pour atteindre des vérités sensibles, il est bien dangereux de suivre une route aussi incertaine que celle de l'imagination, qui quelquefois nous fait méconnoître jusqu'à l'évidence même, malgré



toute sa clarté. Le Médecin de Châtillon n'a pas vu que la mort de l'enfant dépendoit uniquement de son état pathologique annoncé par sa maigreur, auquel il eût dû attribuer le relâchement considérable de tous ses ligamens, qu'il a eu tort de regarder comme l'ouvrage d'un jour, & qui avoit donné lieu à la luxation universelle de tous ses membres, qu'il attribue avec aussi peu de fondement à la violence des contractions.

*Les suites de l'Accouchement furent heureuses : &, grâces aux louables soins de l'Accoucheur, les incisions se cicatriferent de façon qu'il n'est resté qu'une ouverture par où coulent les règles. N'ayant pas voulu s'assujettir à l'usage d'un pessaire, la descente est revenue comme elle étoit. Le moyen proposé pour remédier à cet inconvénient fait l'éloge du Médecin. Il est presque le seul dans ces occasions dont on doit attendre quelque succès : il paroît néanmoins vraisemblable qu'il eût mal réussi dans celle qui fait le sujet de cette observation. Il eût sans doute été plus gênant que la descente, avec laquelle la femme n'a jamais cessé & ne cesse encore de vaquer aux travaux les plus pénibles de la campagne, & n'eût peut-être produit aucun soulagement. Cette femme portoit cette incommodité depuis vingt ans. Une distension de ligamens aussi ancienne pouvoit-elle céder à l'usage d'un pessaire, dont toute la vertu consiste presque à permettre à la Nature de reprendre ses pro-*

miers droits? Or, dans ce cas, il y avoit long-tems que l'habitude les avoit tous envahis.

M. Jalouset croyoit cette observation unique, quand depuis, parcourant différens Livres, il en a trouvé plusieurs. Parmi les trois qu'il rapporte, il en est une dans laquelle l'Accoucheur, ayant reconnu la dureté cartilagineuse de l'orifice de l'utérus, y fit plusieurs incisions. D'après cette conduite, notre Observateur prononce sans hésiter, qu'on ne peut rien en conclure que la hardiesse du Chirurgien. Cette décision n'étoit-elle pas plus hardie? Pour s'en convaincre, il n'y avoit qu'à consulter un peu mieux les Maîtres de l'Art, qui tous, semblables à des échos placés les uns près des autres, mais à distances inégales, lui eussent répété que le moyen dont avoit usé l'Opérateur, bien-loin d'être reprehensible, étoit le seul vraiment indiqué, & le seul praticable.

J'arrive enfin aux conclusions que l'Auteur trouve à-propos de déduire de son observation: elles ne paroissent pas bien dépendre des prémisses. Il nous annonce par la première, que les blessures de la matrice ne sont pas dangereuses, & que le déchirement de son corps n'est suivi d'aucun accident. Il y a déjà plusieurs siècles que l'expérience nous l'avoit appris, mais avec des exceptions souvent malheureuses, qui n'auroient pas dû lui permettre de présenter la proposition d'une manière aussi générale. Du particulier à l'universel, la conséquence n'est jamais bonne, sur-tout en Méde-

cine. Il nous dit ensuite, que son observation prouve que la matrice est seule active dans l'Accouchement. L'inconséquence de ses raisons est un peu frappante. Je l'ai vue, continue-t-il, entièrement sortie des grandes lèvres, & dans les violentes douleurs faire des efforts, & pousser en-bas, comme si elle eût été dans l'hypogastre; cependant il est évident que ni le diaphragme, ni les muscles ne pouvoient pousser la matrice, puisque elle étoit dehors. Personne ne lui contestera sûrement l'évidence de ce cas particulier; mais de ce que les efforts des parties qui environnent ce viscere ont été inutiles, parce qu'il avoit abandonné la place assignée par la Nature, s'enfuit-il que ces mêmes parties ne puissent rien sur lui, toutes les fois qu'il sera à portée de leur action? Voilà le raisonnement de l'Auteur: quel est celui qui n'en apperçoit pas le vice? Je pourrois aussi l'accabler de l'autorité de tous les vrais Observateurs, qui nous disent que, toutes choses d'ailleurs à-peu-près égales, l'Accouchement est beaucoup plus lent chez les femmes qui, trop sensibles à la douleur, cherchent à en diminuer le poids, en ôtant aux parties voisines de la matrice la faculté de concourir avec elle à l'expulsion de l'enfant. Ces exemples ne sont pas rares encore chez les jeunes femmes qui accouchent pour la première fois. On les voit souvent mettre en jeu, ou suspendre à leur gré, l'action de toutes les parties, & augmenter par ce moyen la durée de l'Accouchement. Leurs efforts ne

sont donc pas inutiles ; ils ne font donc pas toujours l'effet d'une convulsion générale, provenant de l'irritabilité exquise de la matrice mise en jeu.

L'Auteur passe ensuite à la Cause déterminante de l'Accouchement. C'est ici qu'on va voir jusqu'à quel point l'esprit systématique peut nous égarer, dès que nous sommes assez malheureux que de nous y livrer, sur-tout dans la recherche des connoissances pratiques & médicales ; l'imagination s'échauffe, la vérité s'évapore, & de toutes ces vaines combinaisons il ne reste plus qu'un frêle édifice qui menace les jours de tous ceux qui oseront l'approcher. De tous les systèmes que le génie de la Médecine a enfantés, celui que je vais combattre est sans doute le moins soutenable, & peut-être le plus dangereux. Vous sentez fort bien, MONSIEUR, que ce n'est que le danger qui m'a forcé à prendre la plume : quoique très-sensible, il échapperait à coup sûr aux foibles regards de l'impéritie de la plupart des personnes destinées à exercer cette branche de l'Art de guérir, qui croient indistinctement tout ce qu'elles lisent, & professent aveuglément tout ce qu'elles croient. Les différentes opinions qu'on avoit vu paroître jusqu'ici, ont existé pendant un tems ; il n'y en a eu aucune qui n'ait eu ses partisans ; elles avoient toutes quelque vraisemblance. Quel titre donnerons-nous à celle du jeune Médecin de Chaillon ?



Qu'on ne s'imagine pas que je confonde avec toutes ces productions informes, celle que nous avons vu naître avec admiration de cette dispute célèbre qui divisa les grands hommes que nous admirons encore. Le nom seul de son Auteur fait assez son éloge.

*La Cause déterminante de l'Accouchement n'est peut-être pas unique; le placenta, dont l'accroissement se fait dans les premiers mois de la grossesse, me paroît y contribuer essentiellement. Tel est le début du nouveau système: je vais mettre le Lecteur à portée d'en juger par lui-même. Dès que les fonctions vitales ne sont plus propres à l'accroissement du sujet, elles travaillent alors à sa destruction; elles dessèchent & durcissent ce qui est humide & flexible, remplissent les cavités & les tuyaux nécessaires, ferment tout passage, & menent ainsi à la mort. Le placenta étant comme tous les corps vivans assujetti aux loix de l'économie animale, je présume qu'il est quatre mois & demi à croître, & autant à décroître; les vaisseaux n'étant susceptibles que d'une certaine extension, déterminée par la nature des principes qui constituent l'embryon. Le tems vient enfin où ils sont développés autant qu'ils peuvent l'être; dès ce moment ils doivent décroître & s'obitérer: & la communication devenant insuffisante pour porter à l'enfant la quantité des sucs nourriciers dont il a besoin, & qu'il consomme, c'est alors que se fait l'Accouchement.*

Je viens d'exposer la façon de penser de l'Auteur sur la Cause déterminante de notre origine. On croiroit peut-être qu'il s'est occupé du soin d'en administrer quelques preuves : l'étrange nouveauté de son opinion auroit dû , ce semble , l'y engager. Ce n'est cependant qu'une simple présomption qui paroît l'avoir décidé à mettre au jour un système purement idéal , contraire à la raison, démenti par l'expérience la plus triviale , & suivi de conséquences nécessairement meurtrieres.

Ce n'est pas ici le lieu de disputer sur la cause de la destruction naturelle des êtres animés. Quelle qu'elle soit , sur quel fondement l'Auteur a-t-il jugé à-propos de soumettre le placenta à son empire ? S'imaginait-il qu'on l'en croiroit sur sa parole ? Il y a long-tems que l'autorité ne fait plus foule. C'est au tribunal de la raison où toutes les opinions sont aujourd'hui discutées , pour passer ensuite dans le creuset de l'expérience. Celle de M. Falou et pourra-t-elle soutenir cette double épreuve ? Ce n'étoit pas assez de nous dire que le placenta étant un corps vivant , il doit par conséquent être assujéti aux loix de l'économie animale. Si le principe dont il eût fallu faire un théorème se trouve faux , que deviendra le corollaire ? Or il est évident que la vie du placenta n'est qu'une existence précaire , dépendante de celle de la femme ; que , dénué de toutes

les parties qui sont chez nous le principe du mouvement & l'ame du sentiment, le Médecin de Châtillon a eu tort de le classer parmi les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'astreindre aux mêmes loix. Il falloit entrer dans les vues de la Nature, qui n'a placé cette masse spongieuse & insensible dans la matrice, que pour recevoir le fluide destiné à la nourriture du fœtus, & proportionner son mouvement à la délicatesse de ses organes. Il falloit admirer son intelligence dans le rapport qu'elle a mis entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différens termes de la grossesse. Il falloit sur-tout examiner l'adhérence de ce dernier avec les parois internes de la matrice, le commerce qui s'établit par le moyen de l'un à l'autre, & le danger qui menace la mere & l'enfant, dès que quelque accident vient en troubler l'union. Il falloit enfin combiner toutes ces idées, comparer tous ces rapports, & réunir tous ces rayons lumineux, pour arriver au foyer d'où on découvre sans peine la vérité. A la lueur de ce flambeau, l'Auteur eût aperçu aisément que le placenta n'ayant qu'une existence empruntée, ce n'étoit pas précisément les loix de l'économie animale qu'il devoit consulter pour connoître sa destination; qu'étant fait pour porter la nourriture de la mere à l'enfant, il devoit y avoir dans tous les tems une entière liberté pour com-

muniquer de l'un à l'autre ; que l'accroissement du fœtus devenant beaucoup plus sensible depuis le cinquième mois jusqu'au terme de l'Accouchement , & la nourriture devant par conséquent lui être proportionnée , ce n'étoit pas ce tems qu'il falloit choisir , afin de fixer l'époque idéale de l'oblitération chimérique des vaisseaux du placenta.

Pour fournir à cette plus grande dépense , l'enfant acquérant , pendant les cinq derniers mois , un volume au moins deux fois plus grand que celui qu'il avoit dans les mois antécédens , il n'est pas douteux que la mere emploie le double de fluides : il faut donc une liberté de communication double. Or comment accorder l'existence de cette plus grande liberté , avec l'affaiblissement du placenta ? Le Médecin de Châtillon ignore-t-il que l'oblitération des vaisseaux est en raison inverse de la quantité des liqueurs qu'ils charient ? Ne nous dit-il pas d'ailleurs lui-même , que l'extension des vaisseaux du placenta doit être *déterminée par la nature des principes qui constituent l'embryon* ? Or je viens de faire observer que les principes de l'embryon exigent de la part de ces mêmes vaisseaux une extension d'autant plus libre , que le fœtus approche plus du terme de sa sortie. Tel est le triste sort de l'erreur ; c'est ainsi qu'elle n'est jamais conséquente , & se détruit souvent elle-même. L'oblitération &



la compaction des vaisseaux du placenta ne sont donc qu'imaginaires.

L'expérience n'est pas plus favorable à ce système que la raison : c'est elle qui apprend à celui qui débute à peine dans la carrière des Accouchemens, que le placenta, bien loin d'employer quatre mois & demi à croître, & autant à décroître, devient au contraire d'autant plus volumineux, qu'il approche plus du neuvième mois, de façon cependant que son accroissement est beaucoup plus rapide pendant les premiers mois de la grossesse que sur la fin, tandis que celui du fœtus suit une marche toute opposée ; en sorte qu'une proportion dont les extrêmes seroient le volume du placenta au commencement de la grossesse avec celui qu'acquiert l'enfant pendant les premiers mois, & les moyens le volume de l'enfant sur la fin de ce terme avec celui qu'acquiert le placenta pendant ce même tems, pourroit donner une idée du rapport qu'il y a entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différens mois de la grossesse. Prenez garde, je vous prie, MONSIEUR, que je ne prétends ni dire ni établir qu'il y a entre tous ces termes une proportion rigoureusement exacte : je ne veux simplement donner qu'une idée & un *à-peu-près* de la raison qu'il y a entre eux.

L'Observateur n'a pas mieux réussi en ima-

ginant qu'il vient un tems où les vaisseaux du placenta commencent à s'oblitérer, & la liberté de communication commence à venir insuffisante pour porter à l'enfant la quantité de fucs nourriciers dont il a besoin. Ce n'est pas en imaginant dans un cabinet, qu'adonné à de vaines spéculations, l'homme & le Médecin sur-tout peut se flatter d'atteindre la marche de la Nature. *Comment*, dit un Auteur célèbre dont j'ai déjà parlé, & dont le nom doit être si cher à l'humanité, *se pourroit-il faire qu'à neuf mois le sang de la mere n'eût plus la facilité à se distribuer dans le fœtus ? A ce terme la masse du placenta étant plus grosse, la surface par laquelle il touche la matrice plus étendue, & le nombre des vaisseaux du transport plus grand.* Cette autorité n'est pas suspecte ; elle est le fruit d'une pratique éclairée par les talens les plus distingués. Je ne grossirai pas cette Lettre par d'autres citations : à quoi bon y avoir recours pour attester une vérité si généralement reconnue, & qu'une simple présomption n'ébranlera sûrement jamais ? Je puis donc conclure hardiment que la communication nécessaire pour porter à l'enfant la nourriture dont il a besoin, au-lieu de s'affaiblir, acquiert au contraire de jour en jour une liberté toujours plus grande ; & que l'accroissement du placenta, pendant les derniers mois de la grossesse, ne reconnoit par conséquent pas les bornes qu'on a voulu lui prescrire.

Suivons encore le génie de l'Auteur : toujours livré à lui-même, nous allons le voir sérieusement occupé à nous dire *que les vaisseaux du placenta effacés & obliérés facilitent son décollement ; que ses bouches se fermant tous les jours, il diminue d'adhérence avec l'utérus jusqu'au moment où il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.* On peut bien quelquefois, emporté par le feu du génie, avancer des choses que la Nature désapprouve ; mais il ne fut jamais permis à un Médecin-Chirurgien de mettre au jour des propositions aussi dangereuses, & aussi ouvertement démenties par l'expérience. Qui ne fait pas en effet que l'on voit souvent, après l'Accouchement, l'adhésion du placenta à la matrice résister également à l'effort que fait ce viscère en se fronçant, & aux tiraillemens que l'Accoucheur emploie pour la vaincre, au point que quelquefois le cordon ombilical se rompt, & que le placenta reste dans l'utérus ? Qui ne fait pas que son adhérence ne peut diminuer dans aucun tems de la grossesse, sans être suivie d'une évacuation de sang proportionnée au décollement ? Pourquoi l'attention de tous les vrais Praticiens à prescrire aux femmes qui éprouvent la plus légère perte, un repos imperturbable ? Pourquoi notre empressement à aller chercher les pieds de l'enfant dès que le décollement du placenta donne lieu à une perte trop abondante ? Toutes ces questions dévoilent évi-

demment la fausseté de la nouvelle opinion. On ne peut y répondre sans affliger l'Auteur, s'il est vrai qu'il tienne encore à son système. En mettant sous ses yeux les plus simples opérations de la Nature, nous venons de démontrer combien peu il étoit fondé à nous dire que la séparation entière du placenta est la Cause déterminante de l'Accouchement ; tandis que le moindre degré de désunion sensible met la mere & l'enfant à deux doigts de leur perte. Est-ce en suivant une marche aussi opposée à celle de la Nature, que M. *Jalouzet* doit se flatter de dévoiler ses mystères ? Elle se dérobe aux yeux les plus clairvoyans, & se fait un jeu de tromper ses plus habiles scrutateurs. A quels égaremens ne s'expose donc pas celui qui cherche presque à lui donner des loix, & veut l'assujettir à ses caprices ? Mais suspendons les réflexions, pour nous borner à faire sentir les suites funestes & inévitables de cette opinion ; & sans nous amuser à déplorer le triste sort des femmes qui auroient le malheur de réclamer le secours des ignorans séduits par la fausse vraisemblance du système, cherchons plutôt à prévenir ces dangers. Apprenons - leur qu'entraînées par la nouveauté, qui ne plaît malheureusement que trop, la plupart des personnes destinées à exercer cette partie de l'Art, eussent été autorisées, je dis bien plus, eussent dû, guidées par un esprit d'opinion, s'empressez à délivrer la mere aussi-tôt après



la sortie de l'enfant. Combien de femmes, hélas ! n'auroient pas été les malheureuses victimes de cette détestable manœuvre ! plusieurs de celles au moins dont le travail eût été long & pénible. Je me plais à imaginer, j'assure même que M. *Jalouset* ne prévoyoit pas toutes les funestes suites de son système : consacré entièrement au salut de ses semblables, il n'auroit pas porté le poison dans les uns, en cherchant à éclairer les autres.

Vous ne serez pas surpris que l'Auteur n'ait pas mieux réussi en nous assignant la cause de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse : il paroît l'attribuer à l'accroissement trop prompt du placenta ; ce qui fait qu'il porte le danger de cette cause, jusqu'au moment où il cesse de croître. Il parle, à la vérité, de la surabondance des suc nourriciers ; mais il ne s'est pas aperçu que dans son opinion, le cinquième mois expiré, l'affaiblissement du placenta & l'oblitération de ses vaisseaux devoit nécessairement faire surabonder les suc nourriciers, ralentir & troubler le cours des liquides, & rendre conséquemment les fausses-couches d'autant plus fréquentes & d'autant plus à craindre, que le terme de l'Accouchement seroit plus proche. S'il avoit fait attention que jusqu'au milieu de la grossesse, l'enfant, dont il ne dit pas le mot, ne consommant pas ce que la mère avoit accoutumé de perdre, il se fait chez elle

un amas de fucs, d'où naissent toutes les incommodités auxquelles les femmes sont sujettes pour-lors, & d'où naît une pléthore particulière dans la région utérine, qui gêne le mouvement des liqueurs, facilite le décollement, & par conséquent les fausses-couches; tandis qu'après le quatrième mois, à mesure que l'enfant grossit, que ses organes se développent, le mouvement circulatoire devient plus libre, les fucs cessent de surabonder, l'équilibre des solides avec les fluides se rétablit, & la crainte de l'avortement se dissipe. Telle est la simplicité du mécanisme de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse, & de leur rareté sur la fin. Je ne dirai pas que le décollement du placenta, dont l'Auteur est partisan, ne contribueroit pas seulement à les favoriser pendant tout le dernier tems, mais qu'il les rendroit encore nécessairement indispensables.

Voilà, MONSIEUR, les Réflexions que je vous avois annoncées : elles pourront servir d'antidote contre celles de notre Auteur. Son observation est curieuse, & paroîtra toujours intéressante : j'en ai admiré le fonds ; mais je n'ai pu m'empêcher d'en blâmer les conséquences. Permettez même que j'invite ici l'Observateur à ne pas nous priver des faits rares que sa pratique lui fournira. Quoique ennemi de sa nouvelle doctrine, je ne le serai jamais de ses talens : ce n'est qu'elle que j'ai eu en vue en écrivant : les personnes de l'Art, sans soit peu distinguées, ne s'y seroient cer-

tainement pas mépriser ; mais elle auroit pu en imposer à l'impéritie de celles pour qui le faux a les mêmes attraits que le vrai. L'espèce n'en est malheureusement pas rare : c'est en faveur de ces dernières que je vous prie de vouloir publier la Lettre que m'a inspirée la lecture du Mémoire dont je rapporte l'extrait. Il seroit à souhaiter qu'on lût avec la même sévérité la plupart des Ouvrages de Médecine : on en retireroit plus de fruit, & on ne feroit pas tant de mal.



RÉFLEXIONS



# RÉFLEXIONS

CRITIQUES

EN FORME DE LETTRE,

Sur la Cause de l'Accouchement.

MONSIEUR,

UNE LÉGERE ALTERCATION  
entre M. Roux & moi, ne me permit  
pas d'abord de faire paroître la réplique  
à votre réponse : un voyage & quelques  
affaires pressantes la retarderent ensuite;  
& les nouveaux Auteurs du Journal,  
surchargés sans doute par la quantité

A



des matériaux que ne peut manquer de leur attirer de toutes parts, la maniere intéressante avec laquelle ils en rendent compte, ne faisant qu'accroître des délais déjà trop longs ; je me vis réduit à l'heureuse nécessité de vous faire parvenir ma Lettre par la voie d'un Ouvrage périodique que son Auteur a rendu si célèbre, qu'elle n'en eût pas été moins répandue : mais elle éprouva encore entre les mains de M. *Roussseau* le même sort qu'elle avoit eu entre celles des Auteurs du Journal de Médecine, qui étoit le vrai théâtre de la chose. Il me la renvoya long-tems après l'avoir reçue, accompagnée d'un Billet où il me témoignoit tout son regret de ne pouvoir l'insérer dans ses Feuilles, attendu qu'elle excédoit de beaucoup les bornes que ses matieres lui prescrivent. Des motifs auxquels je n'ai pu résister, & que j'ai

A

déjà détaillés, me forcent à la faire imprimer moi-même. Je ne suivrai pas tous les objets que vous discutez dans votre réponse. Il en est qui sont absolument étrangers à la question dont je ne dirai rien : plusieurs présentent des erreurs si sensibles, qu'il seroit inutile de s'y arrêter; & presque tout l'Ouvrage annonce que la meilleure réponse eût été de n'en faire aucune. Oui, MONSIEUR, l'intervalle de six mois que vous aviez mis entre ma Lettre & la vôtre, vous faisoit honneur. Pourquoi avez-vous cherché, par une espece de production aussi peu concluante, à éteindre l'idée favorable que votre silence avoit donné de vos lumières? Lui seul cependant pouvoit faire votre éloge; & lui seul vous eût mérité pour le moins autant de gloire, que vous en avez perdue, en travaillant aussi infructueusement à votre jus-

tification. Quel droit puissant ne vous feriez-vous donc pas acquis sur la faveur des suffrages ?

*L'effroi* que vous inspira le début de ma Lettre, étoit à sa place. Une ame sensible doit être effrayée, quand on lui fait appercevoir qu'elle a mis au jour un systême dont les conséquences pratiques sont nécessairement dangereuses.

L'éloge que j'ai fait de votre conduite, & que vous citez adroitement au commencement de votre réponse, ne la justifie nullement. *Vous fîtes, à la vérité, ce que prescrivent les savyans Praticiens ;* mais vous le fîtes trop tard.

J'avoue avec vous, que *le reproche que je vous ai fait de ne pas imiter le flambeau de la Médecine, n'est pas fondé* : on en devinera la raison. *Hypocrate, à la vérité, avoit commencé ;* mais ce grand homme avoit commencé

là où plusieurs ne peuvent pas se glorifier de finir.

Vous ne concevez pas le rapport qu'il y a entre les vœux que je fais au commencement de ma Critique, & votre Observation: il est cependant bien sensible. Si l'Observateur de Châtillon, Docteur *in utroque Jure*, a pu d'abord méconnoître les regles de l'Art; s'il a pu rester, pendant plus de soixante heures, spectateur inutile auprès d'une femme en travail, dans une occasion aussi favorable, où la Nature à nud (a) lui laissoit appercevoir toute la foiblesse de ses moyens; si par un délai aussi dangereux, il a pu exposer les précieux jours d'une mere souffrante, & s'il a

---

(a) Je prie le Lecteur de se rappeler, que la femme qui fait le sujet de l'Observation, portoit une descente complete de matrice depuis l'âge de quinze ans, qui a resté entièrement hors des levres pendant toute la grossesse.



pu sur-tout publier des principes qui conduisent nécessairement, dans la pratique, à des erreurs funestes ; qu'en conclure, sinon que nous avons à craindre, à plus forte raison, les fautes les plus graves de l'impéritie des Matrones ; qu'elle doit faire trembler toute ame sensible, & inspirer au Gouvernement le desir pressant d'y apporter un prompt remede ? Cette vérité me parut si affligeante, que je fis les vœux *que vous approuvez* : ils naissoient donc de votre Observation.

Je me rappelle avec plaisir qu'elle *me parut intéressante*. J'en tirai des conséquences opposées aux vôtres : d'où vous concluez avec raison *que je ne pense pas comme vous*. Cette conformité d'opinions, qui dans tout autre cas me flatteroit sans doute, ne pourroit m'être que fort défavorable dans celui-ci.... *Mon suffrage, je le fais, ne peut*

*rien ajouter au prix d'un système ;*  
 mais j'ose dire, qu'étayé des raisons  
 que vous avez malheureusement entre-  
 pris de combattre, il suffit pour anéan-  
 tir le vôtre.

Vous me reprochez de *lire un peu*  
*négligemment.* Eh ! MONSIEUR, ce  
 reproche, s'il étoit fondé, ne pourroit  
 que vous être avantageux ; & il seroit  
 à souhaiter que vous pussiez en faire un  
 pareil à tous vos Lecteurs..... Vous  
 vous occupez aujourd'hui à excuser  
 la coupable lenteur de vos secours tar-  
 difs, par l'obligation où vous fûtes de  
*revenir chez vous pour y prendre les*  
*instrumens nécessaires.* A vous en-  
 tendre, ne diroit-on pas qu'il s'agissoit  
 de quelque instrument rare, qu'on ne  
 porte avec soi que quand quelque opé-  
 ration particulière l'exige, tandis qu'il  
 ne s'agissoit que d'un simple bistouri,  
 qui doit être inséparable d'un homme

de l'Art, décoré du double titre de *Médecin-Chirurgien*? S'il lui arrive de l'oublier, ne peut-on pas le comparer à un soldat, qui attendant sans cesse l'ennemi, le voit, & court à lui, dépourvu des armes les plus familières? Quelle idée auriez-vous d'un pareil serviteur? J'ajouterai qu'il est bien surprenant que le Chirurgien dont vous étiez accompagné, se trouvât dans la même pénurie d'instrumens que vous. Quoi qu'il en fût, le cas étoit trop pressant pour devoir vous permettre de sacrifier un tems aussi précieux à un voyage aussi inutile, puisqu'une lancette eût parfaitement suppléé au défaut du bistouri.

J'ai avancé que la section de quelques fibres d'une matrice hors de la vulve, n'étoit presque pas dangereuse. Vous êtes peut-être le seul à qui une assertion avouée de tous les Praticiens pût pa-

roître nouvelle; & c'est à vous à qui je puis dire avec raison, que *vous êtes aussi intrépide* la plume à la main, que lent à y mettre l'instrument. Il est vrai que vous vous excusez de façon à éviter tout reproche. *Vous ignoriez, dites-vous, l'opération du Chirurgien Anglois : vous n'aviez aucun fait pour exemple ; il falloit que la raison y suppléât.* Vous ignoriez donc les vérités les plus familières, souvent pratiquées, ou indiquées par la Nature; & comme vous n'aviez d'autre *guide que votre seule raison*, je laisserai au Lecteur le soin d'apprécier l'effort qu'elle fit en imaginant, *après plus de soixante heures de contractions les plus fortes, de faire un commencement d'ouverture à une matrice accessible à tous les sens, chez laquelle il n'y avoit aucun orifice de marqué, & chez laquelle trois jours de douleurs continuelles & très-*



*vives n'avoient produit aucun effet sensible.*

Vous faites ensuite un commentaire bien déplacé sur le mot *hardi*, que vous n'avez pas entendu; & vous êtes partout si prolix, que sans parler du malheureux sort que votre réponse eût eu à Sparte, je puis vous assurer que les François, quoique moins sévères, l'ont traitée en Spartiates. Le mot *hardi* m'a choqué, il est vrai, dans le mauvais sens qu'il vous a plu de lui donner. Quand l'*Accoucheur Anglois*, après avoir reconnu la dureté cartilagineuse du col de l'utérus, y fit plusieurs incisions, il ne se conduisit pas en homme hardi, mais en homme intelligent & instruit. Pour mériter ce nom, il faut se frayer une route nouvelle, féconde en dangers, & tout-à-fait hors de la Nature. Telle fut la conduite du célèbre *Lapeyronie*, quand il emporta une

partie du cerveau de son malade; & en cela il mérita à juste titre le nom de *hardi*, qui convient d'autant moins au Chirurgien Anglois, qu'il ne fit que mettre en pratique le précepte des Maîtres de l'Art, peu dangereux, & souvent indiqué par la Nature. J'oppose donc à la conclusion que vous avez tirée de la sage conduite de l'Opérateur Anglois, trois puissantes raisons, dont une seule suffisoit pour l'ancantir. Vous n'êtes donc pas plus heureux dans la dispute des mots, que dans celle des choses.

Quand vous avez conclu de votre observation, que *la matrice est seule active dans l'Accouchement*; vous n'entendiez sûrement pas parler de celui qui a donné lieu à vos réflexions, puisqu'il est évident que, dans cette occasion, ce viscere hors du corps ne pouvoit être soumis à l'action des parties voisines:

A v|

mais vous aviez sans doute en vue l'Accouchement en général, dans lequel il est démontré que la matrice ne court pas seule à l'expulsion de l'enfant. J'ai donc eu raison de m'élever contre votre conclusion ; ou si vous persistez, ce que je ne puis me persuader, à vouloir la borner au cas particulier qui fait le sujet de votre Observation, ainsi que la page suivante paroît l'indiquer ; vous serez forcé à convenir qu'elle ne diffère nullement des prémisses. Vous imaginez sans doute les suites d'un pareil aveu. Dans cette supposition qui ne peut que vous être favorable, vous eussiez dû parler plus correctement, & dire : *Mon Observation prouve que la matrice a été seule active dans l'Accouchement.* Et d'ailleurs, pourquoi de deux conclusions déduites du même principe, auriez-vous particularisé la seconde, tandis que vous avez travaillé, quoiqu'envain, à

défendre l'universalité de la première ; que vous n'avez pas craint de déduire d'un cas particulier, malgré la loi triviale, *conclusio contineatur in præmissis* ? Or, l'universel ne fut jamais contenu dans le particulier. Dans quels détails minutieux me forcez-vous à descendre (a) ?

On ne peut que vous louer, de convenir du rôle effectif que jouent dans l'Accouchement les parties voisines de l'utérus, dont vous aviez paru les dépouiller, en disant d'une manière générale, que *la matrice est seule active dans l'Accouchement*. Mais, si telle est votre opinion, pourquoi ne vous en

---

(a) J'avois fait observer à M. Jalouzet, que les deux conclusions déduites d'un cas particulier, savoir, que *les blessures de la matrice ne sont pas dangereuses, & qu'elle est seule active dans l'Accouchement*, n'étoient d'accord ni avec la raison, ni avec les loix syllogistiques. Pouvoit-il plus mal les justifier, qu'en cherchant à défendre la généralité de la première, après avoir particularisé la seconde ?



être pas rapporté au dire unanime des Maîtres de l'Art ? Ou pourquoi ne vous êtes-vous pas étudié à la défendre par des raisons au moins vraisemblables ? Pour répondre à la question que vous me faites l'honneur de me proposer dans votre Lettre, j'y satisferai, en vous disant que c'est l'expérience qui m'a appris que plusieurs femmes diminuent plus la faculté expulsive des parties voisines de la matrice que celle de la matrice même : & je suis étonné que la raison ne vous ait pas suggéré que ce viscere étant le siège de l'irritation, il n'est pas surprenant que la volonté exerce sur lui un empire moindre que sur les parties adjacentes. A un raisonnement aussi simple, vous n'eussiez pas substitué si mal-à-propos *l'effet involontaire du spasme* ; puisqu'il ne s'agit que d'une lenteur à accoucher, dépendante de l'arbitre de la femme,

& dont vous-même avez voulu établir l'existence, d'après l'autorité du célèbre M. Lorry, en rapportant quelques passages de ce que cet habile Praticien a écrit sur les différens effets de l'irritation. Me permettez-vous, MONSIEUR, de vous représenter, ou que vous n'avez pas connu toute la force des citations que vous avez faites, ou que du moins vous en avez fait une fausse application ? Je vais le démontrer.... Le suffrage sur lequel vous avez cherché à calquer votre opinion, fait l'éloge de votre discernement ; il n'auroit rien eu à désirer, si vous eussiez été aussi heureux dans le choix des motifs, que dans celui de la source où vous avez voulu les puiser. Avant d'en établir la preuve, souffrez que je m'arrête un instant sur le danger de la Cause que vous avez mise en avant, pour expliquer la lenteur à accoucher chez les femmes, dont le

genre nerveux est doué d'une forte sensibilité. *Cette lenteur, dites-vous, n'est-elle pas l'effet du spasme ?* Non, MONSIEUR : une cause aussi redoutable portée au point que vous l'annoncez, *qui roidit toutes les parties, celles que l'enfant doit ouvrir, comme celles qui le chassent*, ne se borna jamais à un effet aussi léger, que celui d'ôter seulement à la violence des douleurs qui accompagnent le travail de l'enfantement, *une foible partie de leur énergie* : & une pareille assertion ne fut jamais le fruit de l'expérience. N'attribuer aux convulsions *qui roidissent toutes les parties* qu'un effet aussi indifférent que celui de diminuer tant soit peu l'intensité du mal, c'est méconnoître à-la-fois la nature de la Cause dont on parle, & les suites dangereuses qui l'accompagnent ; c'est fermer les yeux à la lumière d'une expérience malheureuse.

ment trop fréquente, qui enleve plusieurs femmes à la société, quelque puissans secours qu'on s'empresse à leur apporter; c'est, en un mot, enfanter des idées démenties & unanimement contredites par les Praticiens les plus habiles qui ont toujours tremblé à l'aspect d'un accident aussi funeste, & qui ont tous éprouvé que l'effet du spasme étoit quelquefois mortel, & toujours dangereux . . . . . Le savant M. Lorry a eu raison de distinguer deux effets différens l'un de l'autre dans l'irritation; mais vous avez eu tort d'avancer que le premier, qui est le sentiment excité à l'occasion de l'impression des objets, peut être ralenti ou suspendu par la mere. Cette premiere sensation telle que vous la définissez, ne differe en rien chez une femme en travail, de celles que nous appellons premiers mouvemens, que les plus grands par-



risans de notre liberté ont tous regardés comme involontaires. La mere ne peut par conséquent pas les ralentir, ou les suspendre à son gré. Le second effet de l'irritation que M. Lorry a parfaitement bien défini *un mouvement imprimé aux parties pour le bien général de l'économie animale*, contraint à la vérité les parties, qui sont le siege d'une forte irritation, à obéir à l'action des irritans, & aux loix que la Nature a établies en conséquence; mais il permet souvent à la volonté de suspendre, ou de modérer l'action de celles qui ne sont mises en jeu que par la propagation de l'irritabilité. Telles sont les parties qui environnent la matrice (a). J'ai donc eu

---

( a ). L'expérience a souvent présenté cette vérité à un Accoucheur ( M. Bodeloque ) qui enseigne & qui pratique cette partie de l'Art avec le succès le plus heureux. Dans sa Thèse *in Reg. Chirurg. Scholis Parisiis propugnata*, on lit ces paroles : *Tot acerbis angebantur mulieres doloribus, ut se*

raison, sans aller même contre le sentiment de *M. de Haller*, d'avancer que les efforts de la mere pendant le travail peuvent être en partie ralentis par elle; & qu'ils ne sont par conséquent pas toujours l'effet d'une convulsion générale provenant de l'irritabilité que la femme ne peut ni suspendre ni modérer. Je n'ai fait d'ailleurs en cela que rapporter ce que l'expérience m'a plusieurs fois mis sous les yeux : or vous

---

*abstinerent ab omni conatu partum festinante.* Cette citation est sans réplique.

En voici une seconde aussi claire, & d'un poids distingué ; elle est du célèbre *M. Petit*, & tirée de son Mémoire sur la Cause & le Mécanisme de l'Accouchement, pag. 71 : On trouve quelquefois des femmes qui craignent à l'excès les douleurs, ou qui manquent de courage, lesquelles dans l'intention de diminuer leurs souffrances, loin de contracter le diaphragme & les muscles du ventre ( ce qu'on appelle dans la pratique *faire valoir les douleurs* ), les retiennent au contraire relâchés & sans action ; ce qui n'empêche pas la matrice de se resserrer avec force, & d'expulser enfin le fœtus.

savez, MONSIEUR, combien le raisonnement le plus concluant en apparence, cesse de l'être auprès d'une expérience contraire.

Il paroît bien étonnant que vous vous obstiniez à soutenir encore ce que vous aviez avancé dans votre Mémoire, pag. 371 du Journal du mois d'Avril 1775, savoir que *la même Cause* qui nous donne le jour, soit celle *qui peut nous priver de la lumière un instant avant d'en jouir*. Croyez-vous que la Nature, cette mere si intelligente, se soit méprise aussi grossièrement? Croyez-vous bien sérieusement que les contractions d'un corps mou comme la matrice, qui s'applique également sur toutes les parties de l'enfant, remplies d'air, & imbibées, pour ainsi dire, d'un fluide très-élastique, puissent être aussi nuisibles à l'enfant, que vous l'imaginez? Ignoreriez-vous que la réaction de l'air

intérieur , & celle du fluide qui abreuve toutes les parties , sont plus que suffisantes pour balancer les efforts de l'utérus ? L'Hydrostatique ne vous a-t-elle pas appris que sans l'élasticité du fluide aérien répandu dans tout notre individu , & celle de la liqueur qui l'arrose & qui le pénètre , nous succomberions tous sous le poids énorme de la colonne que nous portons sur nos têtes ? Tels sont en général les motifs qui démontrent d'une manière invincible combien il est difficile , pour ne pas dire impossible , que les efforts de la matrice pendant le travail puissent exposer l'enfant à quelque danger. Pour établir cette vérité si généralement reconnue , & dont nous sommes tous des preuves vivantes , je ne vous avois opposé que la réaction du liquide ambiant , dont vous avez senti toute la force , puisque vous n'avez pu vous y soustraire , &



vous n'y avez répondu qu'en imaginant fort adroitement de faire mention d'une des circonstances les plus essentielles à votre Observation, dont vous n'aviez cependant pas dit le mot dans votre premier Mémoire, quoique bien détaillé; favoir *que ce liquide n'étoit plus là, & qu'il s'étoit écoulé par la petite ouverture qui restoit postérieurement à la matrice.* A ce puissant motif, j'avois joint une expérience pour le moins aussi puissante, dont vous n'avez pas conçu, & dont vous avez voulu mépriser la valeur, en disant plaisamment après l'avoir rapportée, *que c'étoit-là une de ces choses étonnantes, & que vous vouliez me faire grâce du passage latin.* Il est surprenant que vous n'avez pas apperçu combien je suis peu fait pour en exiger. J'aime à connoître mes erreurs; c'est un moyen assuré pour s'instruire. Le ton que vous avez em-

prunté, en citant mon expérience, vous convenoit d'autant moins, que vous pouviez prévoir qu'il ne vous offriroit qu'une bien foible ressource pour en éluder toute la force. Ne suis-je pas en droit de le comparer à celui d'un homme qui, à l'aspect de son ennemi, croit se défaire de lui, & l'épouvanter par quelques termes dédaigneux & insultans, plus injurieux encore que la querelle qui a fait naître l'animosité? Souvent la supériorité de son adversaire sous laquelle il se voit écrasé, n'est pas long-tems à l'en faire repentir. Voici l'expérience qui a donné lieu à cette comparaison; le Lecteur nous jugera: la mauvaise position de l'enfant m'ayant quelquefois obligé d'aller prendre ses pieds chez des femmes où je n'avois été appelé que long-tems après l'écoulement des eaux, j'ai éprouvé, comme disent tous les Praticiens, de la part

de la matrice une compression si violente, qu'elle étoit suivie d'une perte alternative de tout sentiment dans mes deux mains, qui a donné lieu à la conclusion que vous désapprouvez avec si peu de fondement. Si cependant des contractions favorisées par toutes les parties du corps, assez fortes pour enlever toute espece de sensibilité aux mains de l'Accoucheur, n'ont jamais causé la moindre altération à la santé de l'enfant, il me semble qu'il est permis d'en conclure que mal-à-propos vous attribuez la mort de celui qui fait le sujet de votre Observation aux efforts d'une matrice isolée & dénuée de tout point-d'appui ; sur-tout, je le répète dans une circonstance pareille à la vôtre, où la matrice hors du corps, flottante entre les cuisses de la mere, ne pouvoit que perdre infiniment de son action ; & où la tête de l'enfant appliquée uniquement

quement sur une partie flexible, cou-  
 roit un danger beaucoup moindre, que  
 lorsque retenu sur le détroit supérieur  
 & osseux du bassin, par quelque'une  
 des causes que vous connoissez, elle y  
 est poussée avec une force qui égale  
 presque la somme de toutes les forces  
 particulieres dont chaque partie du corps  
 est susceptible : or tous les Praticiens  
 vous diront que, dans des cas pareils,  
 l'enfant sort néanmoins presque toujours  
 bien portant; quelquefois après trois  
 jours de douleurs continuelles & très-  
 vives: on en a vu même résister aux efforts  
 incompréhensibles des femmes les plus  
 robustes, & ne jouir de la lumiere que  
 par le secours du forceps porté sur cette  
 partie du bassin par une main habile &  
 expérimentée, sans avoir éprouvé le  
 moindre accident de la part de la Na-  
 ture ni de celle de l'Art. Après un rai-  
 sonnement aussi victorieux, vous avoue-

**B**



rez sans doute combien vous étiez peu fondé à attribuer la mort de l'enfant à une cause aussi étrangere. Je l'étois donc beaucoup de la chercher ailleurs ; entraîné sur-tout *par la luxation presque universelle des membres du fœtus* que vous aviez eu tort d'attribuer aux efforts de la mere, étant démontré qu'elle ne peut être l'ouvrage d'un jour... En vain pour établir une vérité si contraire aux vœux de la Nature, voudriez-vous l'étayer d'une autorité infiniment respectable, & à laquelle je rends tout l'hommage qui lui est dû. Toujours occupé à puiser dans le fonds d'autrui, vous ne pouviez pas choisir un champ plus fécond que celui de l'immortel Auteur de l'Histoire de la Nature : scrutateur ingénieux de ses opérations les plus cachées, ne diroit-on pas, à la maniere aussi curieuse que savante dont ce grand homme en a développé tous

les secrets admirables, qu'il l'a, pour ainsi dire, constamment prise sur le fait? Mais malgré le grand jour sous lequel cet Auteur célèbre nous a montré tant de mystères, oserai-je vous dire, MONSIEUR, que vous ne les avez aperçus qu'à travers des nuages qui ont porté un peu le trouble & la confusion dans votre façon de voir? Tous les spectateurs n'admirent pas toujours également la beauté d'un heureux & riant paysage. C'est quelquefois l'œil qui en est la cause : je tairai celle qui a pu vous égayer au point de vous faire croire que *M. de Buffon* a mis au jour quelques idées tant soit peu favorables aux vôtres, & qui vous a sur-tout permis de l'écrire. Ce génie privilégié connoissoit trop bien les opérations de la Nature, pour lui en attribuer d'aussi diamétralement opposées à ses vues : mais trop peu satisfait sans doute vous-même,

& avec juste raison, des foibles motifs que vous vouliez alléguer, pour démontrer une assertion si dénuée de fondement, vous avez cherché plutôt, à quelque prix que ce fût, à vous couvrir des ailes d'un grand homme. Que vos efforts ont été peu glorieux ! Comment avez-vous pu confondre l'effet d'une commotion violente qui fait seule le sujet du passage de M. de Buffon que vous citez, & dont vous avez prétendu tirer tout votre argument, avec celui des douleurs de l'enfantement ? Comment avez-vous pu vous méprendre assez pour comparer un effet aussi simple que celui de la naissance, avec les effets qui peuvent résulter de l'action étonnante des mouvemens convulsifs ? Quelle liaison y a-t-il entre les efforts d'une matrice en travail, & ceux de ce même viscere frappé par une violente commotion ? Quel rapport peut-on soup-

çonner entre un effet tout-à-fait ordinaire, & celui qui est entièrement hors des loix de la Nature? Comment vous qui un peu auparavant n'avez attribué au spasme, porté au point *de roidir toutes les parties*, qu'un effet aussi léger (la lenteur à accoucher), lui en attribuez-vous dans cette circonstance un aussi étonnant & aussi pernicieux? Soyez d'accord avec vous-même : mais l'erreur le fut-elle jamais? Conclure qu'une Cause aussi naturelle que celle de l'Accouchement, peut être nuisible à l'enfant, parce qu'une *violente commotion absolument contre-nature peut le tuer ou le blesser* (a); c'est annoncer que la nuit va nous couvrir encore de son ombre, parce que l'aurore commence à réjouir notre hémis-

---

(a) Ces paroles en lettres italiques sont de M. de Buffon.



phère du feu de ses premiers rayons. J'aurois voulu pouvoir taire tout le défectueux d'une pareille Logique; mais pourquoi m'y avez-vous forcé par votre façon d'écrire & de vous justifier? Et pourquoi me vois-je obligé de prouver encore une fois que ce n'est pas-là que s'est borné le faux de votre raisonnement, mais que vous y avez mis le comble, toujours à l'ombre d'une autorité qui, bien-loin de vous être favorable, fournit au contraire les armes les plus puissantes contre vous? Je vous prie, MONSIEUR, d'observer mon attention rigoureuse à ne m'écarter nullement de la question, & de ne pas perdre de vue que, sans m'être arrêté à examiner s'il est possible qu'un enfant soit tué ou blessé avant de naître par une forte commotion, je n'ai fait que démontrer combien les objets de votre comparaison étoient disparates;

qu'il n'y avoit pas la moindre connexion entre eux , & que mal-à-propos vous aviez voulu argumenter contre moi par un *à pari* : d'où il résulte que quoique *M. de Buffon* conçoive qu'une cause qui transgresse toutes les loix , peut produire un effet si surprenant , il ne s'ensuit pas que vous soyez en droit d'en attribuer un pareil à celle qui leur est tout-à-fait conforme.

Ne vous flattez pas non plus que le fait que vous m'objectez, tiré du même Auteur, puisse donner à votre assertion la moindre idée de vraisemblance : c'est de ce même fait dont j'ai voulu parler plus haut , en disant que c'étoit malgré moi que j'allois mettre sous un jour plus évident encore tout le vice de votre raisonnement. *M. de Buffon*, après avoir parlé du merveilleux des envies des femmes grosses , dont on prétend que les enfans portent les représenta-

tions réelles, s'occupe ensuite à faire  
 sentir que parmi le nombre infini des  
 combinaisons dont la matière est sus-  
 ceptible, les arrangemens les plus ex-  
 traordinaires s'y rencontrent souvent,  
 & doivent quelquefois arriver aussi né-  
 cessairement que les choses les plus  
 ordinaires; afin de démontrer l'absur-  
 dité d'une opinion aussi hasardée, &  
 qui n'a d'autre fondement que l'aveugle  
 crédulité qui lui a donné naissance:  
 d'où il conclut avec raison qu'il peut  
 se faire qu'il soit né un enfant dont  
 les membres étoient rompus, quoiqu'il  
 soit arrivé que la femme qui le por-  
 toit dans son sein, ait été au spectacle  
 de la roue, sans que son imagination  
 y ait eu la moindre part. Ce motif ac-  
 querra, ajoute ingénieusement le même  
 Auteur, une force nouvelle & bien  
 plus puissante, si on fait attention que  
 la lymphe nourricière que le fœtus re-

soit de sa mere , peut être envenimée du virus vénérien , dont l'action se porte principalement sur les parties les plus solides du corps humain. On conçoit donc que si l'enfant déjà cité a été attaqué de cette maladie , il a pu arriver très-naturellement qu'il soit né avec les os rompus. Le rhachitisme peut aussi produire le même effet : pour le prouver M. de Buffon rapporte le fait que vous m'opposez d'un squelette d'enfant rhachitique dont les os longs ont tous des calus dans le milieu de leur longueur. Mais quel est le but, me direz-vous , d'une semblable analyse ? C'est pour présenter dans tout son jour le raisonnement de l'Auteur , afin de mettre le Lecteur à portée de juger de toute l'hétérogénéité du vôtre : car enfin , pour vous déterminer à argumenter contre moi pour une parité aussi disparate , à travers quelle espece de lu-



miere inconnue avez-vous pu appercevoir quelque rapport entre l'action du rhachitis, & celle d'une matrice en travail? Après une pareille logique, on ne peut en vérité que se taire. Dans ces sortes d'occasions, le silence est toujours assez éloquent; & le simple exposé de votre façon toute nouvelle d'argumenter, suggérera beaucoup plus de choses, qu'il ne m'est permis d'en dire (a).

Quand j'ai approuvé le moyen (un pessaire) que vous aviez assigné pour contenir une descente de matrice, je n'y avois du tout compris le cas par-

---

(a) Si on est curieux de voir la maniere toute particuliere dont M. Jalouzet s'explique, pour prouver qu'un enfant peut périr en naissant, par les seuls efforts du travail; parce qu'il y a, dans le Cabinet du Jardin du Roi, un squelette d'enfant rhachitique dont les os longs paroissent avoir été rompus pendant que la mere le portoit dans son sein; on peut consulter le Journal du mois d'Avril 1776, pag. 372, &c.

ticulier qui a donné lieu à votre Observation, puisque je l'avois spécialement exclu de la classe des maladies où il peut être ordonné avec succès. Je n'en avois fait l'éloge que pour les cas où la distension des ligamens qui fixent ce viscere, peu ancienne, pouvoit permettre à la Nature de reprendre ses premiers droits : & si, pour ne pas ôter au passage que vous citez, puisé dans ma Lettre, tout l'avantage dont il étoit susceptible, vous m'eussiez rendu la justice d'ajouter que je disois un peu plus bas, que dans le cas, qui fait le sujet de votre Mémoire, l'habitude qu'avoit la femme, dont l'époque remontoit à vingt ans, de porter la matrice hors du corps, avoit absolument envahi tous les droits de la Nature; si, dis-je, vous eussiez été moins infidèle dans vos citations, vous n'eussiez pas écrit, avec si peu de fondement, *que je blâmois les*

choses avant d'être assuré de leurs effets,  
& vous ne vous fussiez pas exposé à  
vous faire blâmer vous-même.

Le Lecteur jugera maintenant sans  
peine si je vous ai censuré à tort sur la  
conduite que vous avez tenue dans l'o-  
pération, & sur quelques conclusions  
qu'il vous a plu d'en déduire. Le ton peu  
honnête que vous avez cru appercevoir  
dans ma Lettre, & que vous me re-  
prochez, se montre dans votre réponse  
sans le moindre voile. Ne croyez pas  
cependant que ce soit un motif qui puisse  
engager ma plume à employer d'autres  
couleurs que celles dont on se sert dans  
une dispute purement littéraire. Je vous  
réitere au contraire ce que j'ai écrit à  
la fin de ma Lettre à M. Roux, savoir  
que je n'en veux qu'à votre doctrine:  
je rétracte même avec plaisir toutes les  
expressions qui ont pu vous affliger  
déjà, ainsi que celles qui pourront se

glisser malgré moi dans la suite de ma réplique.

Il ne me reste plus qu'à examiner si vous avez mieux réussi en travaillant à défendre la partie systématique, que vous ne l'avez fait dans celle que je viens de combattre. Je pourrois, avant de l'entreprendre, me décider pour la négative : un coup-d'œil jetté sur la suite de votre réponse, & la façon avec laquelle vous vous êtes déjà occupé de votre justification, me fourniroient de sûrs garans. Comment en effet auriez-vous pu vous flatter d'un succès heureux, en écrivant sur un objet où on n'a d'autre ressource que soi-même, où le feu de l'imagination préside presque toujours, & où les plus savans, emportés par elle, s'égarent souvent malgré l'étendue de leurs lumières ; comment, dis-je, auriez-vous pu éviter l'écueil où tant de grands hommes



viennent échouer, après avoir fait tant de faux pas auprès de celui qui présente infiniment moins de dangers, & où vous pouviez marcher à la lueur du flambeau de tant d'habiles Praticiens? Comment ne pas se laisser entraîner par *Scylla*, quand on n'a pas eu l'adresse d'échapper à *Caribde*?

*Vous allez, dites-vous, vous servir de l'Égide de Minerve; Bouvard, Louis vous prêteront des armes, & peut-être revêtu de cette armure repousserez-vous quelqu'un de mes traits. J'avoue avec vous que ces ennemis sont redoutables; mais vous n'ignorez pas sans doute combien les armes les plus terribles perdent de leur valeur, quand elles passent en des mains étrangères: souvent même elles ne servent qu'à la ruine de ceux qui ont la témérité de les emprunter. Pour vaincre son ennemi, il ne suffit pas de se revêtir de*

l'armure d'un grand homme : comme l'art de la manier & de s'en servir à propos fait toute la vertu ; si je démontre que vous avez manqué à une de ces conditions, n'aurai-je pas repoussé tous les traits dont vous vouliez m'accabler ? Je connois, je le répète, toute la supériorité des ennemis que vous m'annoncez ; mais la célébrité seule de l'adversaire n'en impose pas aisément au vrai courage. Que ne peut-il pas d'ailleurs dans une cause qui présente tant de moyens de défense, quand même ces armes auroient dans vos mains tout le mérite que vous leur supposez ?

Que dira le jeune Médecin de Châtillon qui me reproche *de n'avoir jamais lu BUFFON*, quand je lui démontrerai que lui-même n'a jamais entendu ce qu'il a pu en lire ? Il verra avec quelle attention j'ai médité un Ouvrage où il n'y a rien à négliger, & où tout

est intéressant ? Ne lui en ai-je pas donné déjà des preuves trop convaincantes ? Que dira le jeune Médecin de Châtillon qui me reproche encore *de ne pas connoître les Écrits de BOUVARD & de LOUIS*, quand je le battrai par leurs propres Ouvrages ; que je lui prouverai démonstrativement que bien-loin d'être ses partisans, ils sont ses plus cruels ennemis, & qu'il a beaucoup perdu en les choisissant pour appui ? Mais vous, qui prenez ces Ouvrages, ou plutôt qui en choisissez si mal quelques lambeaux pour bouclier ; vous, qui avez tout lu, pourquoi ne dites-vous pas le mot de ceux qui sont sortis de la plume des partisans de l'opinion contraire ; de celui sur-tout que j'ai cité dans ma Lettre à M. *Roux* ? Je ne vous reprocherai pas de ne les avoir jamais lus ; je me bornerai seulement à observer que ceux qui se rappelleront des diffé-

rens Mémoires que fit naître la dispute qui divisa ces hommes célèbres, devineront aisément la raison de votre silence (a).

Vous faites, avant d'entrer en matière, des vœux bien sages; mais qui ont été mal exaucés : bientôt après vous y joignez un aveu sur lequel votre réponse n'a pas laissé le moindre doute (b) . . . . Pour expliquer le mécanisme de l'Accouchement, vous avez voulu hasarder quelques idées, afin d'en faire naître

(a) Parmi les Ouvrages que fit naître la fameuse dispute sur les naissances tardives, on distingue sur-tout le savant Mémoire de M. Petit sur la Cause & le Mécanisme de l'Accouchement; & sa Lettre à M. Bouvard. L'un & l'autre renferment les motifs les plus puissans contre le décollement du placenta, qui ont sans doute donné lieu au silence de M. Jalouzet.

(b) M. Jalouzet, avant d'entrer en matière, commence par ces paroles: *Puisse mes idées ne pas défigurer celles de ces grands Hommes!* Et bientôt après, il avoue qu'il n'a prétendu donner qu'un aperçu bien incomplet sur la chose.



*de meilleures.* Votre dessein étoit louable; mais il a été mal exécuté. Un principe vicieux pourroit-il suggérer quelques connoissances utiles? Vous commencez enfin en parlant de la vie du placenta, par dire *que vous ne savez pas quelle signification j'ai donné au mot PRÉCAIRE.* La suite de ma Lettre n'est cependant pas équivoque : elle en explique le sens d'une manière claire & satisfaisante; & vous êtes peut-être le seul qui ne l'avez pas apperçu. Il est vrai que l'œil le plus mauvais est celui qui ne veut pas voir : on peut soupçonner ce vice dans les vôtres. Le nuage confus dans lequel vous vous enveloppez, le démontre assez. Je vais travailler à le dissiper, & vous forcer à convenir combien le jour sous lequel je vous ai présenté mes idées, étoit simple & naturel.

Quand j'ai écrit que vous aviez eu tort d'affujettir le placenta aux mêmes

loix que la plupart des corps vivans, je n'ai pas prétendu l'exclure entièrement de l'empire de celles que suit l'économie animale; & en ne lui donnant qu'une existence *précaire*, j'ai voulu vous dire que pour connoître sa vraie destination, il ne falloit pas le considérer comme un être isolé, ayant lui seul, ainsi que tous les individus de chaque espece, un but spécial absolument indépendant à remplir, d'après les mêmes loix qui font croître & périr tous les corps vivans; mais que pour ne pas s'exposer, comme vous l'avez fait, à lui assigner un terme si contraire aux vues de la Nature, il falloit au contraire considérer cette masse spongieuse & insensible comme un moyen de communication entre la mere & l'enfant, placé dans la matrice, afin de recevoir le fluide destiné à servir de nourriture à ce dernier, modérer son trop grand mouvement, & le proportionner à la

délicatesse des organes du fœtus. Ne lui prescrire par conséquent d'autres loix que celles qui eussent pu rendre cette communication libre & aisée, & l'entretenir dans cet état, ç'eût été écrire en vrai Naturaliste.

Quand j'ai écrit que le Médecin de Châillon avoit eu tort de classer le placenta parrai les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'assujettir aux mêmes loix, (c'est-à-dire, qui ont une existence propre & indépendante qui constitue chaque individu, soumise aux loix qui détruisent insensiblement les corps qu'elles ont fait naître); quand j'ai écrit, dis-je, que M. Jalouzet avoit méconnu les loix de la Nature, *en faisant périr le placenta pendant qu'il étoit adhérent aux parois de l'utérus*, je n'avois pas voulu, je le répète, le soustraire à l'obéissance de celles qui font que tous les corps se nourrissent, se développent & croissent.

Ma façon de penser étoit sensible, & ne laissoit pas le moindre doute à cet égard. Après avoir parlé de la seule destruction des êtres animés, sur quel fondement, disois-je, l'Auteur a-t-il jugé à-propos de soumettre pendant la grossesse le placenta à son empire (a)? Et d'ailleurs mon attention à rapporter uniquement les différentes fonctions du placenta, pour vous démontrer que c'étoit bien peu connoître la marche de la Nature, que de vouloir le faire périr dans un tems où la vie & le jeu de toutes ses parties étoient le plus nécessaires; mon attention, dis-je, à ne pas parler du mécanisme de son accroissement, à n'insister que sur ses usages, & à vous faire appercevoir combien vous les aviez méconnus, ne devoit pas vous permettre de soupçonner qu'il étoit question dans ma Lettre du développement

---

(a) Lisez le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1775, pag. 332.



de l'arrière-faix. Pourquoi avez-vous donc surchargé votre réponse d'un tas de choses aussi déplacées ? Et pourquoi avez-vous fait des efforts aussi inutiles pour démontrer ce qui n'étoit pas en question ? Vous paroissez d'ailleurs en convenir malgré vous un peu plus bas ; & l'aveu que vous arrache l'impossibilité de découvrir dans ma façon de penser & de m'exprimer , la moindre idée relative à ce sujet , en est une preuve non équivoque. *Au surplus , ajoutez-vous , je vous avouerai que vos idées sont trop subtiles : si elles avoient un peu plus de solidité , elles se trouveroient mieux ; mais elles se perdent dans l'examen.* Ainsi se perdent les idées qui n'existent que dans l'imagination : telles étoient les vôtres dans le moment où vous vous occupiez à forcer le sens véritable & bien intelligible des miennes , pour leur en donner un purement emprunté , & qui n'existoit pas.

Quel que soit le mécanisme de la formation du placenta & de son accroissement, de quelque façon qu'il se nourrisse, soit à l'instar des plantes parasites, soit par intus-susception, ou de toute autre manière, je viens de démontrer que ce point de controverse est parfaitement étranger à la question. Vous avez dû vous appercevoir combien j'aimois peu à m'en écarter. Je ne m'y arrêterai donc pas plus long-tems. Il n'y a que vous, MONSIEUR, qui, pour étaler des connoissances très-peu relatives à la chose, puissiez vous permettre une pareille liberté; j'ose même dire que vous portez ces connoissances un peu loin, quand vous prononcez, sans hésiter, que *le placenta se forme, se développe & se nourrit par un mécanisme pareil à celui du corps humain*. Mon intention n'est pas d'examiner si votre décision est fondée; je

LI-HOVS

trouve seulement un peu extraordinaire que l'explication physique d'un effet, faisant partie de l'Histoire Naturelle, ait paru aussi aisée au jeune Médecin de Châtillon, tandis que M. de Buffon, que vous avez toujours cité avec raison comme votre Oracle, avoue, *tome IV*, pag. 110, que le développement ou l'accroissement du placenta est difficile à concevoir. Souffrez, je vous prie, que je vous rappelle à ce sujet un de vos passages qui plaira à coup sûr par la singularité du contraste auquel il donne lieu. Dans votre réponse insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1776, pag. 372 on lit ces paroles : *M. de Buffon conçoit qu'une violente commotion peut tuer ou blesser le fœtus ; pour vous, MONSIEUR, vous ne le concevez pas. C'étoit-là sans doute un reproche que vous aviez voulu me faire dont je n'ai eu garde de me justifier. Y*  
 avoit-il

il rien de plus naturel ? Et quelqu'un aura-t-il pu trouver surprenant que le rare génie de cet homme célèbre se soit élevé à des connoissances où il ne m'est pas permis de prétendre ? Mais qu'on renverse le sens de la proposition, qu'on vous substitue à ma place, & qu'on dise : M. *Jalouset* le jeune conçoit aisément quel est le mécanisme du développement du placenta, tandis que M. *de Buffon* avoue expressément *qu'il est difficile à concevoir*. Voilà ce qui paroîtra merveilleux, & qui jettera les Lecteurs dans le plus grand étonnement.

Vous dites ensuite qu'on peut soupçonner que je n'ai jamais jetté un coup-d'œil général sur les opérations de la Nature : votre soupçon, MONSIEUR, est on ne peut pas plus fondé ; & il est vrai qu'elles m'ont paru souvent si intéressantes & si curieuses, que sans

C



me borner à un examen général toujours très-imparfait, j'en ai approfondi, d'une manière toute particulière, plusieurs de ses effets. Ne me seroit-il pas permis à mon tour de soupçonner que vous n'y avez jamais jetté vous-même un coup-d'œil particulier, & que vous vous êtes toujours borné à une spéculation générale? Avec une pareille façon de penser, je crois que nous aurons tous deux raison.

Comme l'accroissement de l'arrière-faix n'entre pas dans notre querelle littéraire, je ne vous suivrai pas dans le chemin que vous faites pour en rechercher la cause : pour moi, qui me fais une loi de ne parler que de ce qui a rapport à la chose, je me bornerai à ne traiter que les objets qui pourront rendre à l'éclaircir. Je ne prendrai même d'autre guide que le flambeau de l'expérience, toutes les fois qu'il pourra

seul me suffire pour mettre vos erreurs à découvert. Qu'importe en effet que le placenta emprunte sa substance de l'absorption, ou qu'il tire directement ses sucs nourriciers de la femme, pour expliquer quel a été le but de la Nature, quand elle a placé cette masse spongieuse dans la matrice ? Qu'importe que cette même masse soit nourrie par la mere, ou qu'elle le soit par l'enfant, pour découvrir quel est le calibre des vaisseaux dans les différens tems de la grossesse, quelle est la vitesse des liqueurs qui les parcourent, &c. ? Qu'importe enfin que cet amas des vaisseaux innombrables suive exactement dans sa formation les mêmes loix qui font croître toutes nos parties, ou qu'il s'en écarte, pour apprécier quelle est la force de son adhérence avec les parois de l'utérus, pour évaluer les inductions qu'on peut en tirer, &c. ? Voilà quels sont

à-peu-près les objets qu'il est essentiel d'examiner, & dont je parlerai à proportion qu'ils se présenteront.

*Vous avez avancé que les corps animaux & végétaux (pourquoi n'y avoir pas ajouté ceux de toute espece), après avoir été soumis à des loix qui les font croître, sont forcés, quelque tems après, à décroître & à périr : vous avez assujetti le placenta à ces loix ; vous trouveriez extraordinaire qu'il y eût dans la Nature quelque corps organisé qui pût en être excepté. Eh ! MONSIEUR, une chose ne peut-elle pas avoir paru extraordinaire à vos yeux, & être revêtue cependant de tous les attributs qui font que le vrai Savant la juge digne d'occuper une place distinguée dans l'histoire du monde physique ? J'espère bientôt vous en donner un exemple, en vous démontrant combien vous vous êtes écarté du chemin*

de la vérité, quand vous avez imaginé de faire décroître & périr le placenta pendant les quatre derniers mois de la grossesse, ainsi que vous l'avez expressément écrit, dans l'intention d'en faire la base fondamentale de votre opinion. Je vous prie donc, une fois pour toutes d'observer que je n'ai entendu soustraire le placenta qu'aux loix que vous seul avez imaginées, pour le faire décroître pendant l'espace d'environ cent trente-cinq jours.

Je vais, en attendant que le peu d'ordre que vous avez mis dans votre réponse me permette de vous suivre, apprécier le moyen dont vous vous êtes servi pour conserver le même degré de vitesse dans les liqueurs, malgré l'affaiblissement des vaisseaux du placenta que vous admettez taxativement, & qui est essentiel à votre système. Ne fait-on pas, dites-vous, que la vitesse des li-



queurs circulantes, & le diamètre des vaisseaux restans, peut suppléer à leur nombre ? Il falloit donc assigner & rechercher la cause que vous n'eussiez jamais trouvée capable d'augmenter la vitesse des liqueurs, & le calibre des vaisseaux ; ou au moins, pour être un peu plus conséquent, il ne falloit pas en assigner une ( l'augmentation du diamètre des vaisseaux ) capable de la diminuer : car vous savez sans doute que la vitesse des liqueurs diminue en passant d'un conduit étroit dans un plus large. Ce n'est pas là encore la seule faute que je suis en droit de vous reprocher contre les loix de l'hydraulique ; la supposition que vous faites immédiatement après, en découvre une seconde qui est presque comme le quarré du plus grand des nombres supposés. *Dix vaisseaux qui charrieront une once de liqueur dans un tems donné avec une vitesse*

égale à un , rendront la communication moins libre qu'un seul vaisseau qui charrieroit la même liqueur avec une vitesse égale à douze , le diametre étant égal ; voilà votre supposition. N'est-il pas vrai qu'en ajoutant deux unités au second membre , vous avez voulu donner à penser que la liberté de communication ne seroit augmentée que de deux ? tandis qu'elle doit être mesurée par l'espace parcouru , & que celui-ci répond toujours au quarré de la vitesse , en supposant toutefois qu'elle produise tout l'effet dont elle est capable ; c'est-à-dire , que le corps mis en mouvement , y reste jusqu'à son dernier degré de force : ou si vous en restreignez l'action au premier instant , vous serez toujours forcé à convenir que la liberté de communication dans les dix vaisseaux est à celle d'un seul :: 10. 23. . . . .

D'où peut en outre provenir la cause

de la plus grande étendue du diamètre des vaisseaux d'un corps, dans un tems où vous le faites décroître & périr ? Pourquoi admettez-vous l'oblitération d'un certain nombre, tandis que vous vous occupez à faire grandir les autres ? Que de contradictions ! Envain, pour éluder le coup qui vous menaçoit, nous dites-vous aujourd'hui ( sur la fin de la page suivante ) que vous n'entendiez parler que de l'oblitération des vaisseaux nourriciers. Les termes où le contraire est conigné, sont clairs & précis. *Le tems vient enfin où ils sont développés ( les vaisseaux ) autant qu'ils peuvent l'être : dès ce moment ils doivent décroître & s'oblitérer ; & la communication devenant insuffisante pour porter à l'enfant les sucs dont il a besoin, c'est alors que se fait l'Accouchement.* Ne parlez-vous pas spécialement des vaisseaux qui servent de moyen

pour communiquer de la mère au fœtus ? Or ceux qui sont propres au placenta, & qui le nourrissent, eurent-ils jamais cette destination ? Un peu de bonne-foi sied à merveille dans les affaires de controverse : elle vous eût évité le désagrément d'être convaincu authentiquement par vos propres paroles, &c. *Ex ore tuo te judico*. N'est-il pas toujours glorieux de rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû ? Au moins, ne faut-il pas la méconnoître. Je ne vous quitte pas encore, & je veux vous suivre jusques dans votre dernier retranchement. Là, malgré l'authenticité de votre aveu contraire, j'admettrai pour un instant, par un *transfert*, qu'en parlant de l'oblitération des vaisseaux, vous en avez voulu borner l'action dans ceux qui nourrissent le placenta : mais prenez garde que si vous n'avez d'autres armes pour vous défendre, & que si c'est-là toute votre



ressource, elle ne serve encore à manifester l'insuffisance de vos motifs. J'ose me flatter pouvoir les réduire à zéro, quand je m'occuperai à faire la même opération sur le mécanisme de l'Accouchement *tel que vous l'avez conçu*, dans lequel vous traitez la même partie avec un peu moins de brièveté, & que vous ne voulez tenter d'exposer qu'après vous être étayé d'autorités respectables. Permettez, je vous prie, qu'avant de vous suivre je revienne moi-même sur une réponse que vous avez faite à une de mes objections qui avoit échappée à ma plume, & que je viens d'appercevoir : elle est d'une espece trop singuliere pour la passer sous silence.

Après vous avoir forcé à convenir que la quantité de liquide qui va de la mere à l'enfant doit être d'autant plus grande, que le terme de l'Accouchement approche de sa fin, j'en ai tiré un for

argument contre l'oblitération des vaisseaux du placenta qui fait la base de votre opinion, que tout autre, plus ami de la vérité, eût jugé sans réponse, auquel vous avez voulu cependant en opposer une tirée d'une comparaison tout-à-fait bizarre. La quantité de liquide transmise à l'enfant, vous disois-je, par le moyen du placenta, croît en raison de la proximité du dernier terme de la grossesse; or l'oblitération des vaisseaux est en raison inverse de la quantité des liqueurs qu'ils charrient. La conséquence qui suit naturellement de ces prémices, & qui anéantit absolument l'oblitération des vaisseaux que vous avez taxativement admise, n'est-elle pas marquée au sceau de l'évidence? Comment vous êtes-vous mépris au point d'imaginer que vous pourriez en éluder la force, en écrivant *qu'un enfant de douze ans a moins de vaisseaux oblitérés qu'un*

*homme de soixante-dix ; & que cependant celui-ci a certainement plus de liqueurs ? Est-ce bien sérieusement que vous avez proposé cette comparaison pour réponse ? Eh quoi ! parce que de deux hommes dont les poids sont entr'eux comme un est à quatre , celui-ci a beaucoup plus de liqueurs , quoique l'oblitération de ses vaisseaux soit plus grande , s'enfuit-il qu'un seul & même corps ( le placenta ) transmettra d'autant plus de liquide au fœtus , que cette masse spongieuse aura plus de vaisseaux affaiblés ? Le ridicule de la comparaison égale la fausseté du raisonnement qui en a donné l'idée : l'un & l'autre sont portés à leur comble. C'est de même que si on disoit que parce qu'une prairie qui reçoit quatre fois plus d'eau qu'une autre peut donner une récolte plus abondante , quoiqu'une plus grande partie des canaux qui l'arrosent vien-*

nent à s'affaïffer ; il s'ensuit qu'une seule & même prairie en donnera une d'autant plus grande , que l'affaïssement de ses canaux sera plus considérable. Quelle Logique !

Me voici enfin parvenu aux autorités respectables dont vous m'avez menacé dès l'origine. Ce n'est plus vous seul que j'aurai désormais à combattre. Vous vous êtes annoncé *muni de l'Égide de Minerve , & revêtu d'une triple armure* , qui doit vous accompagner dans l'arène , dans laquelle vous allez descendre avec un appareil capable d'en imposer , si on n'étoit déjà un peu prévenu sur votre savoir-faire : mais prenez garde de n'y avoir plutôt l'air d'un triomphant que d'un combattant ; prenez garde de n'y avoir le même sort que le Monarque fastueux auquel on fit jadis un semblable reproche ; & , comme lui , de n'être forcé à abandonner le champ



de bataille, dépouillé des vains ornemens, qui, quoique très-précieux par eux-mêmes, avoient perdu tout leur prix en passant dans vos mains. Le genre de combat sera bien différent: la fuite ne pourra vous offrir un asyle assuré..... M. de Buffon est le premier que vous faites paroître sur les rangs. *Je ne sais donc pas, faites-vous dire à ce grand homme pour tout argument, après qu'il a parlé de la dilatation de l'orifice de l'utérus comme cause des douleurs de l'enfantement qu'il n'admet pas, si on ne pourroit pas l'attribuer à une autre; cette cause seroit la séparation du placenta. Est-ce par un seul passage incorrectement rendu (a), aussi court, isolé,*

---

(a) Pour ne pas rendre le passage de M. de Buffon d'une maniere inintelligible, vous eussiez dû spécifier, comme je l'ai fait, la cause ( la dilatation de l'orifice de l'utérus ) dont l'Auteur avoit déjà parlé : car enfin le mot *autre* en supposoit une qui avoit déjà précédé.

& aussi mal emmené, que vous vous êtes flatté de pouvoir démontrer que son Auteur est favorable à votre opinion? Si vous vous étiez donné la peine d'approfondir la sienne; si vous eussiez bien pesé les raisons auxquelles vous renvoyez les Lecteurs, & que vous en eussiez senti toute la force, vous n'auriez sûrement pas pris pour vous deux lignes détachées, d'après lesquelles il est impossible & très-imprudent d'apprécier le sentiment d'un Auteur: mais si au contraire le hasard vous eût conduit sur la page 130 du même volume (car il y a à présumer que vous ne vous êtes pas douté de ce qu'elle contient), elle & les suivantes vous eussent mis à portée de prononcer sur le système de *M. de Buffon*, & de voir la distance énorme qu'il y a entre sa façon de penser & la vôtre. *Toto caelo distant.* Cet Auteur inestimable croit que la femme enceinte,

quoique privée de l'écoulement périodique, ne laisse pas, au terme accoutumé, d'éprouver une espèce de révolution semblable à celle qui se fait avant la grossesse; mais que les canaux excrétoires de la matrice déjà gonflée, plus ferrés & plus pressés, ne peuvent ordinairement ni s'ouvrir, ni donner issue au sang: s'il en paroît un peu, comme il arrive chez quelques femmes, l'ouvrage de la génération n'est cependant pas détruit; & les fausses-couches n'ont lieu que dès que ce sang agit avec tant de violence, ou vient en si grande quantité, qu'il force le passage malgré la résistance qui lui est opposée, & entraîne avec lui le produit de la conception. Ces accidens doivent être d'autant plus fréquens, d'après ce système, que les femmes sont moins éloignées des premiers mois de la grossesse, & plus près des derniers. Dans les premiers

tems, le fœtus n'a pas toujours la force de résister à l'effet des révolutions périodiques; & dans les derniers, devenu plus vigoureux, il commence à s'agiter; & dès que le tems de la huitième période arrive, le fœtus, qui l'éprouve aussi, fait des efforts, qui, réunis avec ceux de la mère, facilitent son exclusion: de façon que ceux qui ont acquis pour-lors le degré de force nécessaire pour aider efficacement la matrice, ou qui ne l'ont qu'à la neuvième, peuvent venir au monde à sept ou huit mois, comme cela arrive assez fréquemment: ceux au contraire auxquels il faut le tems de neuf mois pour avoir cette même force, naîtront à la dixième période; ce qui est le terme le plus commun.

Voilà, en peu de mots, quelle est la façon de penser de *M. de Buffon* sur la Cause déterminante de notre origine, & voilà l'idée que vous auriez dû en



prendre avant de vous hasarder d'en parler. Y est-il question du décollement du placenta ? Bientôt après, ( page 138 & 139 ) vous eussiez vu qu'il finit par dire *que les douleurs de l'Accouchement sont donc occasionnées par l'action du sang ; mais que cette révolution occasionnée par le sang menstruel, n'est pas la Cause unique de l'Accouchement ; que l'action propre du fœtus ne laisse pas d'y contribuer. C'est par conséquent la révolution du sang périodique, & non le décollement du placenta, que M. de Buffon a admise pour Cause de l'Accouchement : ce que vous avez pris pour elle ( la séparation de l'arrière-faix ), ce que vous avez écrit, & ce que vous n'avez pas craint de m'opposer comme cause de l'enfantement, n'en étoit donc que l'effet. Ces deux choses sont inséparables, mais bien distinctes. Mon assertion, sçavoir que vous avez pris*

l'effet pour la cause, n'est pas équivoque ;  
 puisque, d'après les propres paroles de  
 l'Auteur, *l'Accouchement consiste dans  
 la séparation des mamelons du placenta  
 hors des lacunes ; or, c'est l'action  
 du sang qui produit l'Accouchement.*  
 Tirez la conséquence : n'est-elle pas  
 victorieuse ? Pour prévenir en outre la  
 mauvaise querelle que vous pourriez me  
 faire, en disant que *M. de Buffon* ad-  
 met au moins la séparation du placenta  
 comme effet des douleurs ; j'ai l'hon-  
 neur de vous répondre que cela fut-il,  
 vous n'en seriez pas moins complète-  
 ment battu, puisque vous l'avez admise  
 comme cause. Pour ne rien laisser à  
 désirer, & pour anéantir votre système  
 jusques dans ses fondemens, j'ajouterai  
 qu'il n'est pas difficile de démontrer que  
*M. de Buffon* n'a pas même admis la  
 séparation entière du placenta comme  
 effet..... Quoique, d'après son opinion,

l'Accouchement consiste dans la séparation des mamelons du placenta hors des lacunes, ce n'est cependant, selon lui, & selon l'expérience la mieux confirmée, qu'*immédiatement avant l'Accouchement, qu'il sort une liqueur laiteuse & visqueuse, pareille à celle que rendent les mamelons du placenta lorsqu'on les tire hors des lacunes, & ordinairement accompagnée de filamens sanguins.* Or, il est incontestable que l'adhérence du placenta aux parois de l'utérus, ne peut être enlevée sans être suivie d'une hémorragie proportionnée au degré de désunion. Il est donc également incontestable que *M. de Buffon n'a voulu parler que d'une séparation imparfaite; & qu'il n'a admis, ni pu admettre le décollement entier du placenta, ni comme cause, ni comme effet des douleurs de l'enfantement.* Concluez donc avec moi que vous n'êtes pas

excusable d'avoir osé assimiler un système aussi ingénieux à la nouveauté de vos idées. Je viens de démontrer que leur *ensemble* n'avoit aucun rapport avec lui : que seroit-ce, si je les avois prises en détail ?

Votre manière toujours incertaine d'apprécier le sentiment d'un autre par quelques lignes détachées, vous expose à des méprises bien fâcheuses. Je sens d'avance tout le désagrément que vous allez avoir encore, d'être forcé d'avouer que M. *Bouvard*, bien-loin d'être favorable à votre opinion, lui est au contraire entièrement opposé. Quand j'ai entrepris de la combattre dans ma Lettre à M. *Roux* ; si j'avois cru que mes raisons eussent eu besoin d'appui, & si j'avois voulu les étayer de quelque autorité, celle de M. *Bouvard* m'eût été la plus favorable, & eût été une des principales. Aurois-je pu en effet en choisir



de plus respectable? Comment avez-vous donc fait pour l'appercevoir sous un jour aussi contraire? Et comment avez-vous eu sur-tout la témérité d'écrire que ce grand Praticien admet la désunion entiere du placenta avant l'Accouchement? Eh quoi! parce que M. Bouvard dit dans la Consultation, pag. 116, que *la séparation du placenta d'avec la matrice s'opere par le même mécanisme que la séparation du fruit avec la branche; c'est-à-dire, lorsque celui-ci a reçu tout le développement dont il étoit susceptible;* s'ensuit-il que ce célèbre Médecin pense qu'avant la sortie de l'enfant, cette masse spongieuse abandonne entièrement les parois de l'utérus, ainsi que vous le prétendez avec si peu de fondement? Cette façon d'argumenter est bien peu concluante. Il semble même que pour ne pas vous écarter des loix trompeuses d'une logique aussi in-

conséquence, vous vous faites un jeu de tronquer les citations, afin de ne rapporter que ce qui peut tourner à votre avantage. Tout au plus vous faites-vous par ce moyen illusion à vous-même ; mais le Lecteur qui doit vous juger, en prévoit déjà, & en augure d'avance la foiblesse de la cause que vous entreprenez de défendre. Cette conduite, qui n'en impose pas même au demi-savant, peut faire quelque partisan parmi les hommes de la troisième classe ; mais outre ce suffrage, souvent défavorable, & toujours suspect, que ne perd-on pas dans l'esprit de ceux qui composent, & sur-tout qui illustrent la première ? Est-ce être de bonne-foi, que de faire dire à *M. Bouvard*, après qu'il a parlé de la façon avec laquelle le fruit se sépare de la branche, *que la séparation du placenta d'avec la matrice s'opere par le même mécanisme, sans faire mention*

crimino

de ce qui suit immédiatement après, qui fait partie de la même phrase, qui en développe tout le sens, & sans quoi il est impossible d'expliquer & d'entendre le raisonnement de l'Auteur ? *Excepté*, est-il dit, *qu'elle* ( la séparation du placenta ) *se dispose seulement quelque tems avant l'Accouchement ; mais ne s'acheve pas tout-à-coup*. On lit encore un peu plus bas : *Dans l'Accouchement naturel, le sang de la mere emploie la force de son impulsion à ébranler l'adhésion du placenta à la matrice : celle-ci ne lui étant plus si intimement appliquée, agit de plus en plus sur son fardeau, jusqu'à ce qu'elle en soit débarrassée*. Or, dire que la séparation du placenta avant l'Accouchement ne fait que *se disposer* ; dire que son adhésion n'est qu'*ébranlée*, & n'est plus si intime ; est-ce prétendre, comme vous le pensez vous-même, &

comme

coïme vous l'avez écrit en ces termes ;  
 savoir , *que l'adhérence du placenta*  
*diminue tous les jours, depuis le qua-*  
*trieme mois & demi de la grossesse*  
*jusqu'au moment où il se détache tout-*  
*à-fait, & devient un corps étranger*  
*qui détermine l'Accouchement?* M. Bou-  
 vard ne pourra vous savoir que mau-  
 vais gré de lui avoir imputé une pa-  
 reille doctrine; & je me félicite moi-  
 même de pouvoir le justifier aux yeux  
 de ceux qui, ne connoissant son Ou-  
 vrage que par les citations infidelles  
 que vous en avez faites, auroient pu  
 se laisser séduire par elles. Une fois  
 au moins, vous rendrez-vous à la force  
 de l'évidence? Quoique celle que je  
 viens de vous opposer soit du premier  
 degré, vous m'avez jusqu'ici montré  
 tant de difficulté à vous rendre, que  
 je veux encore vous presser au point de  
 vous forcer de vous dédire malgré vous.

D



Je vais pour y réussir me servir d'un interprete que vous ne suspectez sans doute pas; mais que vous ne pourrez qu'approuver.

Connoîtriez-vous par hasard les Lettres de M. *Bouyard* en réponse à celles de M. *Petit*, imprimées à Amsterdam, qu'on trouvoit à Paris chez *Hérissant*? C'est-là où je veux puiser pour vous faire dire par M. *Bouyard* lui-même, (pag. 12), qu'au terme de l'Accouchement les liqueurs, gênées dans leur distribution, emploient la force de leur impulsion à ébranler l'union du placenta; que cette union étant une fois altérée, la matrice agit avec plus de liberté sur le placenta, tandis que celui-ci irrite la matrice par sa résistance, & la force à se contracter, jusqu'à ce que l'Accouchement s'ensuive. Faisons maintenant, MONSIEUR, le parallele de cette théorie avec la vôtre. Vous ad-

mettez pour Cause déterminante de l'Accouchement *la séparation entière du placenta*; tandis que l'Auteur des Lettres à M. Petit, a cru la trouver *dans la résistance qu'il oppose à ce viscere pour s'en séparer*. Y eut-il jamais deux opinions plus disparates? Comment aviez-vous donc pu y trouver quelque ressemblance? Et qui pourroit caractériser la méprise qui y avoit donné lieu? Si j'avois voulu d'ailleurs user de tout mon avantage, me défendre d'une manière moins indirecte, & vous battre avec les armes qui n'ont servi, comme je vous l'ai prédit, qu'à votre propre ruine; n'aurois-je pas été le maître d'argumenter contre vous, d'après la même autorité, & de dire: *la séparation du fruit d'avec la branche se fait lorsque celui-ci a reçu tout le développement dont il étoit susceptible*: or, selon vous, & d'après vos propres paroles, *le plâ-*

*centa a acquis à quatre mois & demi tout l'accroissement qu'il peut avoir.*

C'est donc à cette époque qu'il devoit se séparer des parois de l'utérus ; mais cette séparation entraîne toujours l'Accouchement avec elle : c'est donc à quatre mois & demi que l'enfant devoit sortir du sein de sa mere. Si une mauvaise théorie pouvoit hâter la perfection de l'effet le plus essentiel de la Nature, cette conséquence ne déplairoit pas aux femmes.

Comme ce n'est qu'à la lueur du flambeau de la démonstration que j'aime à aller à la recherche de la vérité , & qu'elle ne m'a pas paru démontrée dans le système de M. *Louis* sur la Cause de l'Accouchement naturel si ingénieusement imaginée, de façon à ne laisser aucun équivoque ; j'ai eu l'honneur de lui écrire & de conférer avec lui quelques jours après, pour savoir le vrai sens du passage que vous avez puisé dans son

Mémoire, & dont vous avez fait votre argument. Vous devez déjà pressentir sa réponse : ce Professeur célèbre est trop éclairé pour avoir enfanté des idées semblables, & si généralement démenties. Je vais vous dire succinctement la façon de penser, telle qu'il m'a fait l'honneur de me la rendre lui-même. Après avoir exposé à M. *Louis* que ce n'étoit pas en rapportant quelques passages tronqués qu'on pouvoit apprécier le sentiment d'un Auteur; qu'il falloit, avant de prononcer, en étudier l'ensemble, & en comparer toutes les parties; qu'il falloit en approfondir les principes fondamentaux, & en peser les conséquences; qu'il falloit enfin se mettre à la place de l'Auteur lui-même, & s'approprier, pour ainsi dire, toutes ses idées; il a pris la parole en disant « que si » mon Adversaire avoit suivi une pa- » reille route, il n'eût pas prononcé



» aussi légèrement que la séparation en-  
» tière du placenta, avant l'Accouche-  
» ment, faisoit partie de son opinion ;  
» que cette proposition étoit d'autant  
» plus fautive, que la sortie de l'enfant  
» n'étoit ordinairement jamais précédée  
» d'hémorragie, & que communément  
» le placenta étoit encore assez adhérent  
» pour résister aux doux tiraillemens em-  
» ployés par l'Accoucheur pour délivrer  
» la femme. M. *Louis* a ajouté que la  
» disproportion du placenta avec le fœ-  
» tus, quand ce dernier a atteint le de-  
» gré de maturité parfaite, que l'adhé-  
» sion du premier à la matrice simple-  
» ment ébranlée, ou la séparation d'avec  
» ce viscere simplement commencée, la  
» seule qu'il admettoit, & la seule qu'on  
» pût admettre, étoit suffisante pour ex-  
» citer l'action de la force mécanique  
» d'où dépend, selon lui, l'Accouche-  
» ment ; qu'au surplus ce n'étoit jamais

» d'après une comparaison qu'on devoit  
 » prononcer le moindre jugement ; que  
 » le vrai sens de la fièvre , & celui du  
 » passage que vous rapportez ». *Le fœtus ayant acquis le plus grand degré d'accroissement qui constitue sa maturité, les bouches des vaisseaux du placenta se décollent, de même que la sangsue bien pleine quitte sa prise ;* « Que  
 » le vrai sens, dis-je, de l'un & l'autre,  
 » assez sensible par ce qui précède & ce  
 » qui suit, étoit que le centre du placenta & les parties qui l'entourent  
 » commencent seulement à se séparer  
 » avant l'Accouchement ».

Avouez, MONSIEUR, que j'ai eu recours à des interprètes bien dangereux, & qu'il ne vous sera pas possible de récuser. Ce sont les Auteurs eux-mêmes, ou leurs propres Ouvrages, qui m'ont fourni des armes pour vous démontrer que vous ne les aviez pas en-

rendus. Voilà donc ma prophétie accomplie, & vous voilà dépouillé de cette armure terrible qui n'a servi qu'à votre propre ruine, avec laquelle cependant vous vous étiez flatté de détourner quelqu'un de mes traits.

Toute ma Lettre prouve d'une manière non équivoque combien j'aime peu à m'arrêter sur ce qui est étranger à la chose. Je passerai donc tout ce que vous avez écrit sur la génération. Qu'importe qu'elle se fasse conformément aux expériences de *Graaf*, ou à celles de tout autre, pour découvrir si la séparation entière du placenta est la Cause déterminante de l'Accouchement ? Je pense, comme vous, que le placenta a des vaisseaux qui lui sont particuliers, nécessaires à sa formation & à son développement ; mais souffrez que je vous fasse observer en passant que ces vaisseaux ne sont pas tous, ainsi que vous

le dites, *blancs & exsanguins*. Le placenta n'est-il pas une masse informe composée de parties dont chacune à son tour doit être considérée comme un tout particulier composé des vaisseaux de toute espece qui lui sont propres ? Une piquure superficielle faite sur les différentes membranes qui composent les canaux veineux & artériels, d'où découle aussitôt un fluide sanguin propre à ces mêmes canaux, n'est-elle pas une preuve évidente de ce que j'avance ? Et d'ailleurs, pourquoi enlevez-vous à la vérité, sur la fin de la page, l'hommage que vous lui aviez rendu au commencement, en disant que *c'est presque une regle générale que la Nature ait donné deux especes d'arteres & de veines aux visceres*. Or vous savez sûrement que l'existence des veines & des arteres blanches & exsanguines n'est pas encore démontrée.

D v



C'est en parlant de ces vaisseaux blancs & exfanguins que vous répétez hardiment que *c'est spécialement de leur oblitération que vous avez voulu parler.* Or, ne vous ai-je pas démontré plus haut qu'il y avoit un peu de mauvaise-foi d'avoir eu recours à ce faux-fuyant? Je me rappelle néanmoins, MONSIEUR, que je vous ai promis en même tems que fût-il vrai (ce qui n'est pas) que vous eussiez borné cette oblitération dans les seuls vaisseaux nourriciers, il me seroit aisé d'anéantir encore ce nouveau moyen, trop foible pour donner quelque consistance à une cause aussi imaginaire. Je vais m'acquitter de ma promesse en vous suivant pas-à-pas. Si, comme vous l'avez écrit, *les propres vaisseaux du placenta acquierent dans quatre mois & demi toute l'extension dont ils sont susceptibles pour s'affaïsser ensuite, & décroître d'autant plus*

*que le développement du fœtus devient plus considérable, que deviendra l'élasticité des canaux artériels, si nécessaire à la circulation? Que deviendra le jeu de toutes les parties du placenta, si essentiel à la vie du fœtus? Comment expliquerez-vous le progrès étonnant de l'accroissement de ce dernier, dans le tems où vous faites décroître & périr le premier? Est-il possible d'atteindre un but quelconque, & qui change à tout instant de place, si, à proportion qu'il s'éloigne, les forces qui peuvent seules y conduire s'affoiblissent d'autant plus, qu'il s'écarte davantage? La comparaison est rigoureusement exacte, puisque le but dont il s'agit entre nous est l'accroissement continuel de l'enfant, & le seul moyen de l'atteindre est le placenta que vous faites décroître & périr d'autant plus, que l'accroissement de l'enfant devient de plus en plus sensible. Com-*

D vj

ment accorderez-vous la plus grande liberté de communication qui doit régner, après le quatrième mois & demi, entre la mère & l'enfant, avec l'oblitération des vaisseaux propres du placenta, dépendante de la distension forcée de ses parties & des loix du mécanisme qu'il a suivies; oblitération qui provenant, selon vous, de la décrépitude du placenta, doit nécessairement produire dans ses parties le même effet qu'éprouvent les vieillards parvenus à l'âge qui les approche de la nuit du tombeau, chez lesquels l'affaïssement des particules élémentaires enlève aux fibres la souplesse requise pour entretenir le mouvement d'où dépend notre existence, tandis que l'oblitération de ces mêmes fibres enlève à son tour, d'après les loix immuables du contact, aux parties qu'elles composent, la souplesse élastique dont elles empruntent la

force qui les anime , pour animer & faire mouvoir à leur tour cette prodigieuse diversité des liqueurs qui viennent les nourrir & les vivifier , jusqu'à ce que par un destin inévitable , l'action & le jeu de toutes nos parties affaïssées sous le poids des années , & le cours des liquides qui les abreuvent ralenti , nous emmenent enfin vers le sommeil image de la mort , qui s'approche insensiblement , pour éteindre tout-à-fait le malheureux reste du flambeau de nos jours ? A ce foible portrait des tristes effets de l'oblitération , reconnoissez , MONSIEUR , le rôle encore plus triste que vous faites jouer au placenta en admettant l'affaïssement de ses vaisseaux. La même cause ( l'oblitération ) d'où découle la source infaillible de la cessation de notre être , pourroit-elle être le principe de notre vie ? Principe d'autant plus actif , que la cause de notre destruction



(l'affaiblissement des parties) seroit plus considérable. Voilà cependant le paradoxe que vous soutenez : il est tout entier dans les passages déjà cités, pris dans les pages 455 & 554. . . . *L'accroissement forcé plutôt que réel du placenta n'annonce, dites-vous, d'ailleurs qu'un état variqueux des veines qui le composent. S'il étoit possible d'en ôter tout le sang qu'il contient, il est probable que son volume seroit réduit à celui qu'il pouvoit avoir dans le cinquième mois. De quel poids, je vous prie, peut être une probabilité qui n'a d'autre suffrage que le vôtre, que vous ne daignez appuyer d'aucun motif, & qu'il est si aisé d'anéantir sans effort ? Pour vous en convaincre, je ne vous opposerai d'abord qu'un seul argument pris dans la nature de la chose, qui détruira d'une manière bien victorieuse toute la fausseté de vos conjectures ; c'est*

que la Nature a destiné le placenta pour animer & faire croître l'enfant, & qu'il est le moyen dont elle se sert pour lui transmettre les sucs dont il a besoin : or l'accroissement d'une chose suppose de toute nécessité celui du moyen qui concourt essentiellement à sa formation ; c'est, (& que peut-on dire de plus fort ?) que le placenta fait, pour ainsi dire, partie de l'enfant lui-même. Il doit donc croître à proportion du rapport qu'il y a entre l'un & l'autre. Vous savez sûrement d'ailleurs que ce n'est pas à la seule action du cœur qu'on doit attribuer la cause de la circulation du sang, mais que l'élasticité des canaux qu'il parcourt, y concourt essentiellement : or vous savez aussi que la vertu élastique qui dépend beaucoup du degré de tension du corps où elle réside, cesse & s'anéantit entièrement, dès que ce même degré de tension est porté au-delà de la rigidité des parties. Par conséquent l'é-

*cat variqueux* des vaisseaux du placenta que vous admettez taxativement, ne pourroit que nuire beaucoup à la libre communication essentielle entre la mere & l'enfant. Croiriez-vous en outre que l'autorité d'un homme célèbre qui a long-tems pratiqué & enseigné avec le plus grand succès cette partie de l'Art soit en état de contrebalancer la vôtre? Écoutez, je vous prie, la façon dont M. *Petit* s'explique dans sa Lettre à M. *Bouvard*; en observant sur-tout que ce dernier, qui n'a rien négligé pour battre son Adversaire, n'a pas dit le mot au sujet des passages suivans: *Au terme de neuf mois, la masse du placenta est plus grosse, la surface par laquelle il touche la matrice plus étendue, & le nombre des vaisseaux de transport par lesquels est établie la communication, est plus grand.* Quiconque saura seulement apprécier la valeur des termes, ne jugera-t-il pas que M. *Petit* admet

expressément, avec tous les bons Accoucheurs, une augmentation réelle dans le placenta sur la fin de la grossesse ? Concluez donc, MONSIEUR, que l'afyle nouveau (l'oblitération des propres vaisseaux du placenta) où j'ai bien voulu vous permettre de vous réfugier, pour vous laisser toute espece de moyen de vous défendre, n'a servi qu'à manifester encore toute l'insuffisance de votre opinion. Pour vous prouver néanmoins combien je suis peu difficile dans la dispute, je vous accorderai que non-seulement vous avez voulu parler de l'affaïsement des vaisseaux de l'arriere-faix, mais qu'il est vrai qu'il commence à avoir lieu au demi-terme de la grossesse; je vous l'accorderai, dis-je, malgré l'absence que vous avez commise, de faire décroître le placenta un moment après qu'il a cessé de croître : sans vous être rappelé, quand vous avez écrit dans votre premier Mémoire *qu'il est quatre*



*mois & demi à croître & autant à décroître*, de le faire exister dans l'état de perfection pendant un certain tems déterminé : car enfin, MONSIEUR, les êtres les plus délicats, les plantes mêmes qui nous privent le plutôt de leurs agréables parfums, nous laissent toujours avant de se faner, le plaisir de les admirer plus ou moins de tems dans leur état de splendeur ; & vous, par un motif je ne sais quel, qui ne vous a pas été funeste dans cette seule occasion, avez soustrait le placenta à l'empire d'une loi dont nul être n'est exempt : vous l'avez fait avec d'autant moins de fondement qu'il est incontestable & même essentiel que l'époque où celui-ci commence à cesser de vivre, & où il finit entièrement, soit la sortie du fœtus du sein de sa mere. Sa mort est semblable à celle d'une branche qui séparée du tronc, se desseche & se pourrit, pour servir à la formation de quelqu'autre

substance (a). Ne croyez pas, MONSIEUR, qu'à l'ombre de cette petite épisode, j'aie voulu vous ôter l'avantage que je viens de vous promettre : comme je n'ai d'autre intention que de combattre pour la vérité, je n'ai besoin ni d'user des coups d'adresse, ni d'emprunter, ainsi que vous l'avez fait, des boucliers étrangers ; toute sa défense est sa nudité : elle peut, sans rien risquer, faire à son ennemi tous les avantages dont la querelle est susceptible. Vous êtes donc le maître de vous servir de celui que je vous ai accordé : que s'en suivra-t-il, je vous prie, qui ne retombe contre vous - même ? Tout au plus en

---

(a) On voit par-là combien le placenta s'écarte des loix de l'économie animale en cessant de vivre. Sa mort ne se fait point par gradation ; elle arrive dès qu'il a cessé de croître : ce qui fait qu'il n'existe dans aucun tems dans le même état. Ce qui cependant devrait être, selon vous, quoique vous ne l'avez pas apperçu, & que vous ayez même écrit le contraire, puisque vous l'avez soumis aux mêmes loix qui font croître & périr tous les êtres.

conclurez-vous, si vous voulez être conséquent, ce que vous avez écrit dans votre premier Mémoire, pour fondement de votre opinion, *qu'au quatrieme mois & demi de la grossesse, cette obliteration, que je vous passe, facilite le décollement du placenta; que ses bouches se fermant tous les jours, il diminue d'adhérence avec l'utérus, jusqu'à ce qu'il se détache tout-à-fait, & devient un corps étranger qui détermine l'Accouchement.* Or j'ai eu l'honneur de vous démontrer invinciblement que la raison & l'expérience se prêtoient des forces mutuelles pour anéantir une assertion si opposée d'ailleurs aux vœux de la Nature; je vous ai démontré que les secours que vous avez empruntés pour repousser quelqu'un de mes traits, dans lesquels vous aviez établi toute votre confiance, étoient ses ennemis les moins équivoques: je vous répète, avec l'Auteur que j'ai déjà cité, que si vos

idées avoient le moindre fondement, la sortie de l'enfant seroit toujours précédée d'une évacuation de sang, ce qui n'arrive pas ordinairement; & je vous répète, avec tous les Praticiens, que vos idées sont d'autant moins fondées, que souvent l'adhésion du placenta résiste à tous les moyens employés pour délivrer la femme; quelquefois même il ne sort qu'après plusieurs jours sous une forme purulente. Le même Auteur ajoute & soutient ( pag. 45 ), que le contact immédiat du placenta, & son adhérence mutuelle avec la matrice qui en est l'effet, subsistent dans toute leur intégrité au terme de l'Accouchement. Vous avez donc contre vous l'autorité bien respectable d'un homme célèbre: vous avez celle de tous les Praticiens; vous avez plus encore celle de la vérité: vous avez par conséquent été plus malheureux encore, en vous occupant à défen-



dre la partie systématique, qu'en écrivant en faveur de la première.

Cette Lettre vous aura paru, sans doute, un peu longue; mais commencez à vous tranquilliser, j'arrive à la fin, & je n'y joindrai plus que quelques réflexions que vous me forcez d'y ajouter.

Conviez-vous maintenant combien j'avois eu raison de vous représenter que vous n'aviez sûrement pas prévu les funestes suites de l'idée que vous avez communiquée sur la Cause de l'Accouchement? Si j'étois fondé, ainsi que je viens de le démontrer, sans réplique, avouez que vous l'étiez bien peu à emprunter le ton ironique avec lequel vous vous êtes écrié, après vous avoir fait faire cette juste observation, *quelle sagacité!* Croyez-moi, M. JALOUSET, réservez pour une autre occasion l'ironie si déplacée dans celle-ci: la plaisanterie sied mal au sein d'un

danger évident, sur-tout vis-à-vis de celui qui cherche à nous en retirer. *BOUVARD, LOUIS* connoissoient, ainsi que vous le dites, *tous les maux que pouvoit produire le système du décollement du placenta au terme de neuf mois.* Cela est vrai; aussi ne l'ont-ils pas admis. Pour vous, *MONSIEUR*, vous avez eu d'autant plus de tort de travailler encore à le défendre, que je vous avois mis sous les yeux les motifs les plus puissans pour vous faire renoncer à ce sentiment.

J'arrive à un article qui fourmille de contradictions. Si mes dernières réflexions vous paroissent encore un peu trop étendues, prenez-vous-en à vous-même. Pourquoi m'y forcez-vous? Au lieu d'une réplique très-succincte que j'avois intention de faire, je m'aperçois que c'est un Ouvrage assez volumineux qui est sorti de ma plume. Il ne

nohsusq

le fera pas trop si mes idées peuvent concourir au progrès de l'Art. Il en est qu'on a déjà jugées telles, & qui ont même paru nouvelles, sur-tout dès qu'il a fallu mettre en jeu les ressources de la Physique, que j'ai long-tems cultivée par goût & par état.

Qui ne fait, vous disois-je, dans mon objection que vous avez rapportée, que l'adhérence du placenta ne peut diminuer sans être suivie d'une évacuation sanguine? *Que fait cet accident, répondez-vous, au système que je viens d'exposer?* Il ne faut que des yeux bien ordinaires pour appercevoir qu'il le détruit entièrement: car enfin si mon objection est fondée sur l'expérience journaliere la moins équivoque; & si la même expérience nous démontre tous les jours que l'Accouchement n'est presque jamais précédé d'hémorragie; ne s'ensuit-il pas que le système de la séparation

paration entiere du placenta avant la sortie de l'enfant est à plus forte raison évidemment contredit par elle? Existait-il jamais une démonstration plus palpable? Et faut-il attendre d'être écrasé presque sous les ruines d'un édifice, avant de vouloir convenir de la faiblesse de ses fondemens? *Ce système, ajoutez-vous, empêchera-t-il celui qui en sera partisan d'attendre une demi-heure, de la Nature, l'expulsion du placenta?* Eh! oui, MONSIEUR, ce système l'empêchera non-seulement d'attendre une demi-heure, mais l'hémorragie, qui en est une suite nécessaire, le forcera de ne pas même attendre la sortie de l'enfant, & de faire l'Accouchement de force, afin de prévenir par une prompte & entiere délivrance, qui est le seul moyen recommandé dans ces cas, la mort qui menace les jours de la mere, & ceux de l'enfant. Cette question, & plusieurs autres à-peu-près de la même

E



trempe, auxquelles il me paroît inutile de répondre, fondé sur un passage du Poëte Latin, *ab unâ discite omnes*, prouvent que vous n'avez pas bien conçu votre propre Ouvrage.

L'adhésion du placenta à la matrice dont j'ai parlé, qui résiste aux doux tiraillemens de l'Accoucheur, *annonce*, selon vous, *ou un vice d'organisation dans le placenta, ou son implantation dans l'endroit où il ne doit pas être, ou prouve que le terme de l'Accouchement n'est pas arrivé.* Souffrez, MONSIEUR, que je vous représente qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces trois assertions.... *La mauvaise organisation dans le placenta* ne pourroit que produire un effet tout contraire à celui que vous prétendez lui attribuer; en voici la preuve: quel que soit le vice que vous vouliez supposer dans la structure de l'arrière-faix, ne troublera-t-il pas le rapport immédiat qu'il y a entre

lui & le fœtus? N'altérera-t-il pas la libre communication qui doit régner entre la mere & ce dernier? Et de ce dérangement, ne s'ensuivra-t-il pas nécessairement ou un défaut dans la nourriture du fœtus, ou un embarras dans la circulation, ou tout autre effet suffisant pour faire naître une des causes qui provoquent les fausses-couches? J'en appelle à vous-même qui dites, à la fin de la page 460, *que la mauvaise organisation du placenta peut avancer l'Accouchement*; or, les fausses-couches & tout ce qui peut les provoquer, entraînent toujours, ou présupposent déjà la séparation de l'arrière-faix; cause ordinaire des avortemens: je vous épargne la conséquence.... *Son implantation dans l'endroit où il ne doit pas être, bien-loin d'augmenter son adhésion aux parois de l'utérus, ne fait souvent au contraire que l'altérer à un tel point, qu'il s'ensuit long-tems avant l'Accouchement*

une perte considérable, qui fait craindre pour la vie de la mere & celle de l'enfant, & qui a toujours effrayé les plus habiles Praticiens. Le seul moyen qui leur reste pour sauver l'un & l'autre, est d'augmenter encore la séparation du placenta déjà commencée, & d'aller prendre les pieds de l'enfant pour hâter sa sortie & celle de l'arriere-faix. Vous vous doutez sans doute de l'endroit de la matrice où j'entends que le placenta doit être attaché, pour exiger indispensablement une telle manœuvre : c'est toutes les fois qu'il est adhérent à son orifice. Comment donc caractérisera-t-on l'espece d'erreur que vous avez commise, en assignant l'implantation du placenta ailleurs qu'elle ne doit être, pour cause de sa plus grande adhérence, tandis qu'elle entraîne nécessairement un effet tout contraire? Tout autre endroit d'ailleurs que le fond de l'utérus, qui est celui où l'arriere-faix s'attache commu-

nément (& non où il doit être attaché, comme il vous a plu de le dire), n'est pas en état de causer une adhésion plus considérable. La séparation de cette masse spongieuse vient du retour de la matrice sur elle-même; or, on conçoit aisément que ce retour se faisant en tout sens, & dans la même proportion, cette masse doit être séparée & entraînée avec la même facilité, quel que soit l'endroit où elle se trouve attachée. . . . *Le terme de l'Accouchement prématuré* produira d'autant moins l'effet ( la plus forte adhésion du placenta ) que vous avez jugé à-propos de lui attribuer, qu'il reconnoît ordinairement pour cause une hémorragie dépendante de la séparation de l'arrière-faix; c'est-à-dire que, pour expliquer cette plus forte adhérence, vous avez assigné précisément une cause tout-à-fait contraire: elle étoit cependant bien simple; presque toujours vous la trouverez dans la difficulté qu'éprouve



la matrice à revenir sur elle-même : voilà pourquoi l'on sent dans ces occasions, à travers les tégumens de l'abdomen, une espèce de boule, dont le volume paroît pendant quelque tems à-peu-près le même ; volume qui atteste invinciblement combien je suis fondé à n'attribuer cette plus forte adhésion du placenta qui résiste aux doux tiraillemens de l'Accoucheur, & qui vous a si fort écarté du chemin de la vérité, qu'au retour difficile de l'utérus sur lui-même.

A la remarque que je faisois dans ma Lettre à M. *Roux*, que vous rap- portez, & qui est conçue en ces termes : « Vous ne ferez pas surpris que l'Au- » teur n'ait pas mieux réussi en nous » assignant la cause de la fréquence des » fausses-couches au commencement de » la grossesse » ; vous répondez : *Autant qu'il m'est possible, je m'appuie d'au- torités ; je vous citerai M. de Buffon, pour la dernière fois ; il dit, tome IV :*

*Les avortemens sont plus rares au milieu de la grossesse, & plus fréquens au commencement & à la fin. L'autorité que vous m'opposez ne va pas ad rem, & l'on peut vous dire : vagaris extra castra. Cet Auteur parle de la fréquence des avortemens; & dans ma remarque, il n'est question que de leur cause : la différence qu'il y a par conséquent entre l'effet & la cause, doit être la mesure de votre méprise.*

*Ce n'est pas suivant moi seulement, mais suivant tous les bons Accoucheurs, qu'après le quatrième mois de la grossesse, l'enfant devenu plus volumineux, le mouvement circulatoire plus libre, la surabondance des sucs évanouie, &c., ne laissent plus lieu de craindre si fort la fréquence des avortemens sur la fin de la grossesse. Mon langage n'est-il pas conforme en cela au sentiment des plus habiles Maîtres de l'Art? Ecoutez celui de M. Petit dans sa Lettre à M. Bou-*

yard, pag. 33, *Les fausses-couches sont fréquentes au commencement de la grossesse, & très-rares vers la fin.* Les motifs, dont ce Professeur célèbre s'est servi pour appuyer son passage, à-peu-près semblables à ceux que j'ai déjà détaillés, démontrent parfaitement la fausseté du vôtre; savoir, *que la cause de la fréquence des fausses-couches a d'autant plus de force, qu'on approche du terme de neuf mois: c'est-à-dire, M. JALOUSSET, que, selon vous, la Nature, cette mere si intelligente, se feroit méprise au point que son plus bel ouvrage risqueroit d'autant plus d'être détruit, qu'il seroit plus voisin de la perfection. Quelle idée auriez-vous, je vous prie, d'un Architecte qui, dans la construction d'une voûte hardie & difficile, prendroit des moyens d'autant moindres pour ne pas s'exposer à la voir crouler, qu'il seroit plus près du moment de poser la pierre destinée à en*

faire la clef? Vous blâmeriez au moins la mal-adresse impardonnable : telle seroit cependant dans votre opinion l'inconsequence de la Nature.

D'après la simplicité du mécanisme que j'avois établi, fondé sur la plus grande liberté qui regne entre la mere & l'enfant sur la fin de la grossesse, & qui éloigne pour-lors la crainte des avortemens, vous avez jugé à-propos, en faisant de vains efforts pour y répondre, d'emprunter un ton de plaisanterie si déplacé, qu'on ne le passe pas même à celui qui fait, dans une dispute littéraire, enchaîner tous les suffrages. Il ne m'appartient pas de prononcer si vous êtes loin d'aspirer à de pareils droits : le Lecteur y suppléera. Si peu sévere qu'il soit, pourra-t-il pardonner à l'Auteur de la réponse à mes premières Réflexions, l'espece d'erreur qu'il a commise, quand, pour se délasser sans doute des pénibles efforts de son génie ( car on



se fatigue beaucoup quand on s'éloigne de la vraie route); il a voulu s'égayer, en concluant que *d'après le mécanisme de ma théorie, la femme seroit plus éloignée à neuf mois du terme de l'Accouchement, qu'elle ne le fut à quatre, & que nous naîtrions sans doute, après la mort de nos meres, tous grands & prêts à porter les armes?* Outre les puissans motifs que j'ai plusieurs fois détaillés, qui anéantissent toute espèce d'induction à cet égard, M. Jalouset avoit déjà prouvé d'une manière trop éloquente, qu'au-lieu de pouvoir naître dans un état qui approche de la perfection ordinaire, il arrive souvent qu'on ne naît pas même avec les moyens d'y parvenir; pour ne pas exposer mon raisonnement aux conclusions plaisantes qu'il lui a plu d'en déduire. N' imaginez pas, MONSIEUR, que votre façon d'écrire puisse influencer sur la mienne. Je finirai comme j'ai commencé, en me

servant du seul flambeau de la raison. Je fais très-bien, comme vous le remarquez fort à propos, *que la Nature fait, pour ainsi dire, tout avec réflexion*, & que le moindre de ses effets n'arrive qu'après avoir été disposé par elle. La préparation qu'exige celui de l'Accouchement, consiste dans l'augmentation graduée & non interrompue du fœtus, dans le libre exercice de ses fonctions, dans la communication aisée qui doit régner entre lui & sa mere; &, en un mot, dans tout ce qui peut contribuer à donner à l'enfant ce degré de perfection, & à l'utérus ce degré de force nécessaire pour donner à l'action des fibres qui composent le fonds de ce viscere, cette supériorité sur celles du col, qui fait naître les contractions répétées d'où dépend l'Accouchement: ce qui prouve que son mécanisme est en raison directe de sa proximité.

Vous ne douterez plus que le motif qui m'a fait écrire ne soit bon. J'ai

pour garant le danger bien démontré de votre opinion. S'il ne se fût agi que d'une dispute purement littéraire, j'aurois évité le travail d'une réplique; mais les suites de celle-ci sont trop sérieuses, pour m'avoir permis de garder le silence. J'ai l'honneur de vous prévenir néanmoins que c'est pour la dernière fois que j'ai pris la plume; le Lecteur en sentira la raison. *Le ton assuré* que vous me reprochez, & *ma liaison intime avec HIPPOCRATE*, dont je me félicite tous les jours, n'annoncent pas que j'aie prétendu écrire en grand maître, mais en homme de l'Art, qui parloit le langage de la vérité. Ce langage n'a-t-il pas toujours été l'ami des Lettres? Et troubla-t il jamais, comme vous le dites, *la douceur attachée à l'étude des Sciences*? N'est-ce pas, au contraire, la vérité qui en est l'ame? Et n'est-ce pas à son langage qu'elles sont redevables de tous leurs progrès?

F I N.